

Le  
MONDE

# libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 122 • Mai 1966 2 F.

## C'ETAIT...



## ... IL Y A 60 ANS !

### PARIS

**GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE**  
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE**  
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Réunion importante du groupe samedi 14 mai, à 17 h. précises, 110, passage Ramey, Paris (18<sup>e</sup>). Présence indispensable de tous les militants.

Permanence du groupe chaque samedi, de 17 à 18 heures, 110, passage Ramey, Paris (18<sup>e</sup>).  
Pour tous renseignements, téléphoner à ORN 57-89.

### GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES

Réunion habituellement les 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> du mois.

**GROUPE DES JEUNES ANARCHISTES**  
Pour tous renseignements, écrire à Eric KOSCAS (J.R.A.), 2, rue de la Bièvre, Bourg-la-Reine (Seine).

**GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI**  
Réunion chaque jeudi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANÉE**  
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES**  
Réunion hebdomadaire le samedi 19 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**LA TRIBUNE CULTURELLE**  
Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA**  
Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

appelons aux militants que  
**L'ASSEMBLEE DE LA REGION PARISIENNE**  
se tiendra  
le samedi 7 mai à 15 heures  
Salle LANCERY  
cette assemblée est réservée  
aux adhérents de la F.A.

### REGION PARISIENNE

#### ASNIERES

**GROUPE ANARCHISTE**  
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredi).

### AULNAY

**GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### BOULOGNE

**GROUPE ANARCHISTE**  
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, qui insmettra.

### CORBEIL

Formation du Groupe Anarchiste EMILE HENRY, à ORBEIL et aux environs. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS

**GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville à Montreuil.

### NANTERRE

**GROUPE ANARCHISTE**  
Pour tous renseignements, écrire au Groupe anarchiste de Nanterre, 3 rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### VERSAILLES

**GROUPE FRANCISCO FERRER**  
Pour tous renseignements, écrire C. Fayolle, 24, rue des Condamin Versailles (S.-et-O.).

### ANTHIEUVE SUD DE PARIS

Formation du Groupe Libertaire-TINE. Pour tous renseignements, Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**PROVINCES** mercredi du mois Bibliothèque et Librairie

### ANGERS

Formation d'un groupe anarchiste. Ecrire à Jacky BLACHERIE, route de Grillon, VALREAS (Vaucluse).

### AMIENS

Formation d'un groupe anarchiste à Amiens et aux environs  
Ecrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>), qui s'occupe de la formation de ce groupe

### BORDEAUX

**GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »**  
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.  
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser à : Ph. JACQUES, 21, rue Mation, BORDEAUX.  
Pour l'Ecole rationaliste F Ferrer et le B.L. : J. SALAMERO, 71, quai des Chartrons, BORDEAUX.  
Pour les J.L., 7, rue du Muguet, BORDEAUX.

### LYONNE

#### AN RYNER

Pour tous renseignements, s'adresser à Dufour, 51, rue de la Tourgne, Carcassonne (Aude).

### CARTE GROSSE

#### LIBRE

### ANARCHISTE-COMMUNISTE

Pour tous renseignements, s'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jaoux, à GRENOBLE (Isère)

### LYONNE

**TYPE FEDERATION ANARCHISTE**  
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue Aubépine, à LAMBERSART (Nord).

### LYONNE

**GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### LYON

**GROUPE ELISEE RECLUS**  
Réunion tous les vendredis à 20 h 30. Pour tous renseignements écrire groupe Bar du Rhône, 14, rue Jean-Lorrivé, LYON (3<sup>e</sup>).

### GROUPE BAKOUNINE

Réunions tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, Lyon (2<sup>e</sup>).

### MARSEILLE

Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIREs, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1<sup>er</sup>).

### MAYENNE, ORNE ET SARTHE

Formation d'un groupe anarchiste dans les départements de la Mayenne, de l'Orne et de la Sarthe.

Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>), qui s'occupe de la formation de ce groupe

### MONTLUCON-COMMENTRY

**GROUPE ANARCHISTE**  
Animateur, Louis MOLFANT, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

### MONTPELLIER

**GROUPE ANARCHISTE**  
Adhérents et sympathisants, réunions tous les samedis à 17 h. Pour correspondance : S.J.A., 21, rue Vallat, MONTPELLIER.

### NANTES

**GROUPE FERNAND PELLOUTIER**  
Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jaurès, NANTES (Loire-Atlantique)

### GROUPE D'ETUDES FRANCISCO FERRER

Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALLEC, 37 boulevard Jean-Ingres, 44-Nantes.

### LORRAINE

**GROUPE SACCO-VANZETTI**  
Section Thionville : s'adresser à PIRON Louis, 19, promenade Leclerc.  
Section Metz - Nancy : s'adresser à GENOT Daniel, 42 bis, rue des Allemands, Metz.

### NOYONNAX

**GROUPE LIBERTAIRE**  
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11<sup>e</sup>)).

### NORMANDIE

**GROUPE LIBERTAIRE DE L'EURE EVREUX - LOUVIERS - VERNEUIL**  
Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE LIBERTAIRE DU CALVADOS BARENTIN**  
Pour tous renseignements, s'adresser à J.-P. BELIARD, Ecole à Courson, par St-Sever (Calvados).

### GROUPE LIBERTAIRE DE LA SEINE-MARITIME

**LE HAVRE - ROUEN GROUPE JULES-DURAND**  
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, Rouen (Seine-Maritime).

**RENNES FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE A RENNES ET ENVIRONS**  
Ecrire à René-Michel MIRIEL 151, rue de Châtillon, 35-Rennes.

### SAINT-ETIENNE

**GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser au camarade H. Freydure, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire)

### SAINT-NAZAIRE

Un groupe anarchiste va reprendre ses activités. Réunion, le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 16 rue Roger-Salengro, Saint-Nazaire.

### STRASBOURG

**GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIRES**  
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

### TOULOUSE

**GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoulin, TOULOUSE (Haute-Garonne).

### VANNES

Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, VANNES (Morbihan).

### VAR

**LIAISON F.A.**  
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courtine, 83-Ollioules

### RELATIONS INTERIEURES :

Tout sympathisant désireux d'adhérer à la Fédération Anarchiste est prié de prendre contact avec notre secrétaire aux relations intérieures, Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-Paris (11<sup>e</sup>).

### APPEL AUX GROUPES ET ADHERENTS DE LA F. A.

Nous informons les groupes et adhérents de la F.A., qu'à la suite de difficultés matérielles, le Comité de Relations, en accord avec le Secrétaire de la Région Normandie, a pris l'initiative de tenir les assises du Congrès national de la F.A. à PARIS au lieu de Rouen, et en a confié l'organisation au Groupe libertaire « Louise Michel ».

Tous les détails sur l'organisation du Congrès seront transmis aux groupes et adhérents, par lettre-circulaire.

## CONGRÈS NATIONAL

de la

## FÉDÉRATION ANARCHISTE

et de l'Association pour l'Étude et la Diffusion  
des philosophies rationalistes

### 28, 29 et 30 MAI 1966

### SALLE DES HORTICULTEURS

84, RUE DE GRENELLE, 84

PARIS (7<sup>e</sup>) — Métro : BAC

### CONGRES NATIONAL DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Le Congrès national de la Fédération Anarchiste aura lieu les 28, 29 et 30 mai à PARIS.

Nous faisons connaître aux adhérents de la F.A. qui désirent utiliser le chemin de fer pour s'y rendre, qu'ils peuvent bénéficier d'une réduction de 20 % ainsi que leur famille, sur le prix du billet aller et retour.

Que les camarades qui appartiennent à des groupes se fassent inscrire auprès de leur secrétaire de groupe pour que celui-ci envoie les inscriptions à la Trésorerie.

Les adhérents isolés peuvent envoyer leur demande directement au siège de la Fédération, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

Nous demandons à tous de nous prévenir suffisamment tôt et dès que nous aurons reçu les fichets de réduction émanant de la S.N.C.F., nous les ferons parvenir aux camarades intéressés.

Le Trésorier : FAUGERAT James,  
3, rue Ternaux, PARIS (11<sup>e</sup>).

## Activités des groupes

### GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

MERCREDI 18 MAI  
à 21 heures précises  
Salle de la MUTUALITE  
24, rue Saint-Victor, PARIS (5<sup>e</sup>)  
(Métro : Maubert-Mutualité)

par  
**Maurice LAISANT**

Sujet : la France à l'heure de  
100 millions de Français.

(Entrée libre.)

### Cours de formation anarchiste organisés

par le Groupe Libertaire  
Louise-Michel  
110, passage Ramey, Paris (18<sup>e</sup>)  
tél. : ORN, 57-89

Jeudi 5 mai à 19 h 15

Cours de formation d'orateurs  
par Maurice Laisant.

Jeudi 12 mai à 19 h 15

Anarchisme et Non-Violence  
par Maurice Laisant.

Jeudi 19 mai à 19 h 15

Action anarchiste moderne  
par Maurice Joyeux.

### F.A. TRESORERIE

COTISATIONS 1966. — Nous demandons aux trésoriers de groupes et adhérents de la F.A., de ne pas attendre plus longtemps à régler leurs cotisations 66, au C.C.P. de la Trésorerie.

Cotisation minimum : 1 F par mois et par adhérent ou 12 F par an

CAISSE DE SOLDARITE ET FONDS D'EDITION. — Nous vous demandons pour faciliter notre tâche de bien préciser lors des envois de fonds : Caisse de Solidarité et Fonds d'Édition. D'avance merci !  
Faugerat James, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>), C.C.P. 7 334-77 Paris.

### RALLYE-CAMPING

organisé

par les groupes d'Asnières et Louise-Michel  
en pleine forêt de Saint-Nom-la-Bretèche

les 24 - 25 - 26 juin prochains

Dans le prochain « Monde Libertaire »  
tous les détails

## PRÈS DE NOUS

### FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES - PARIS

Dimanche 8 mai, à 14 h 30, au café Saint-Séverin, 3, place Saint-Michel (métro : « St-Michel »)

Conférence de  
**R. IMBERT-NERGAL :**

« LES SCIENCES OCCULTES NE SONT PAS DES SCIENCES »

Réunions du Foyer tous les vendredis, à 20 h 30.

13 mai :  
La Fontaine, la sagesse du fabuliste, par IXIGREC.

20 mai :  
Divers aspects de l'Individualisme, par M. RENOT.

27 mai :  
Analyse critique de notre activité.

### UNE REUNION-DEBAT

aura lieu le 15 mai  
à 15 heures

Salle Jean-Borne : 94, rue J.-P.-Timbaud  
sur le thème :

FALLAIT-IL AUTORISER LE FILM  
« LA RELIGIEUSE » ?  
J. COTEREAU animera le débat

### RECONSTRUIR

Revue libertaire bimestrielle  
— Buenos-Aires —

A demander à notre librairie.

# LES FRONTIÈRES DE LA HONTE

Après avoir passé pour le « pays de la liberté », la France sera-t-elle celui de l'intolérance et de l'obscurantisme ?

Le 2 avril, nous apprenions que le film de Jacques Rivette « Suzanne Simonin, la religieuse de Diderot » était interdit par Yvon Bourges, secrétaire d'Etat à l'Information. Cette interdiction malgré deux avis favorables de la commission de contrôle n'est-elle pas « de nature à heurter gravement les sentiments et les consciences d'une très large partie de la population » ? Nous n'avions pas d'illusion sur l'indépendance des membres de la commission et pourtant ces anonymes avaient décidé par deux fois « démocratiquement » de laisser projeter ce film. Nous avons vu aussi comment « démocratiquement » le pouvoir gaulliste a passé outre à l'avis de ses conseillers.

Le 5 avril, une information d'apparence anodine retenait mon attention. « Orly : tenue correcte recommandée. La police de l'air vient de recevoir des instructions afin de refouler dès leur arrivée les étrangers présentant une apparence extérieure par trop débraillée et qui seraient démunis de toutes ressources ». En effet, dès le lendemain 6 avril, PARIS-JOUR montrait l'exemple aux chiens de garde de la bourgeoisie française en aboyant (en première page) « A la porte les beatniks ! » et (sur sa double page centrale) « Dehors, les beatniks !... Enfin, des mesures contre ces parasites !... Des poètes ? Non, des désaxés !... Quelle honte ! » (Jean-Marie Fitère).

Deux jours plus tard, le 8, la presse conformiste ironisait sur le premier « martyr » beatnik. Malheureusement pour ces imbéciles, le « beatnik » écossais refoulé à Calais, venait travailler bénévolement sur un chantier de « Jeunesse et Reconstruction ». On ne perd pas l'habitude de juger les gens sur la mine ou la mise, mais rien n'empêche de les juger sur leurs actes.

Nous n'étions pas au bout de nos peines. Une poignée de fanatiques avaient obtenu l'interdiction d'un film avant même de l'avoir vu. Des roquets appointés par la grande presse dite d'information avaient poussé à l'expulsion des beatniks. Cela ne suffisait pas.

Le 4 avril, Jean-Jacques Lebel avait ouvert le 3<sup>e</sup> Festival de la libre expression par un happening au Théâtre de la Chimère. Dès la semaine suivante, l'ignoble FRANCE-DIMANCHE (13 avril) dénonçait « Le Théâtre de la honte. Un scandale au cœur de Paris... Et la police n'intervient pas ! » (Robert Justice, sic). Appuyait cette démarche l'hebdomadaire poujadiste FRATER-NITE FRANÇAISE (15 avril).

Et voici que le 25 avril, COMBAT laisse entendre que le prochain happening serait interdit. J'ai vainement tenté de joindre J.-J. Lebel, quant au Théâtre de la Chimère on m'a répondu que le spectacle était maintenu. Henry Chapier serait-il mal informé ?

En tout cas, une chose est sûre et c'est une autre nouvelle du 25 : le film d'Alain Resnais « La guerre est finie » proposé par la commission de sélection du Festival de Cannes n'a pas été retenu par le conseil d'administration du même Festival. Ce film « a pour héros le chef d'un réseau antifranquiste et la décision de ne pas le projeter à Cannes est motivée, estime-t-on dans les milieux du cinéma, par le souci de ne pas heurter le gouvernement de Madrid ». En fait, c'est à la suite d'une démarche du Quai d'Orsay que fut prise cette décision car le pouvoir gaulliste ne saurait faire à Franco, aucune peine, même légère. Une fois de plus, les responsables seront jugés sur leurs actes.

Qu'allons-nous faire ? D'abord nous ne pouvons pas rester indifférents, nous devons informer autour de nous, ouvrir les yeux de ceux qui ne veulent pas voir. Notre place est au Comité de vigilance permanent contre la censure créé au lendemain de l'interdiction de « la Religieuse » et qui organise le meeting du 26 avril à la Mutualité. Mais nous ne devons pas en rester là. Nous ne pouvons pas accepter cet étranglement progressif de nos libertés. Nous exigeons la liberté totale de création et d'expression.

C'est déjà trop d'avoir accepté la construction d'un « mur de la honte » à Berlin. Nous n'acceptons pas que de l'intérieur et pour nous isoler du monde, des « autorités » referment sur nous les frontières de la honte.

## PREMIER MAI

C'est à nous, anarchistes, qu'il appartient, cette année encore, de rappeler à tous que le Premier mai n'est pas une fête. Et que ce n'est pas la fête des travailleurs. C'est en vain que les patrons, les gouvernants, l'Eglise et les politiciens de tout bord cherchent à faire oublier le caractère original et révolutionnaire du PREMIER MAI. Nous, anarchistes, avons le devoir de rappeler les vraies origines de ce jour mémorable et l'holocauste des Martyrs de Chicago.

Le premier mai 1886, les travailleurs de Chicago entamèrent une ère de lutte pour réclamer la journée de 8 heures. Cette lutte était animée par un groupe d'anarchistes dont les noms sont aujourd'hui promis à la gloire : Louis Lingg, August Spies, George Engel, Adolphe Fischer et Albert Parson. La réaction s'y opposa féroce dans un heurt sanglant : arrestation et procès des 5 anarchistes. Sa vengeance fut impitoyable et, malgré la preuve de leur complète innocence, les 5, flagellés par les balourdes accusations de la provocation réactionnaire et policière, furent de concert condamnés au gibet. Le matin du 11 novembre 1887 leurs corps — à l'exception de celui de Lingg s'étant suicidé la veille par l'explosion dans la bouche d'une cartouche de dynamite — se balançaient à la potence.

On ne peut lire sans un frémissement d'émotion les paroles prononcées par les cinq martyrs à la veille de leur pendaison : elles constituent le sublime testament spirituel d'anarchistes et d'hommes libres ! En mémoire éternelle de ce généreux holocauste et du jour qui marqua le début de la lutte des travailleurs de Chicago, le Congrès Ouvrier International qui s'est tenu à Paris en 1899 décida sur la proposition des représentants

américains que la journée du PREMIER MAI serait à partir de cette année dédiée à la manifestation solennelle des ouvriers du monde entier contre l'exploitation capitaliste et en faveur de la solidaire fraternisation des ouvriers pour la conquête de leurs aspirations.

Aujourd'hui le premier mai ne peut donc être fêté. Il ne deviendra la « fête des travailleurs » que lorsque auront été brisées les chaînes de l'exploitation économique et de l'oppression politique. Que le PREMIER MAI reste dans nos cœurs ce qu'il fut à son origine : une protestation contre l'ignoble assassinat des Martyrs de Chicago, une indélébile marque d'infamie sur la société capitaliste et une virile affirmation révolutionnaire. Et qu'il soit aussi — aujourd'hui — une protestation du peuple français et des travailleurs contre la honteuse dégénérescence — véritable trahison — de ces partis qui, suscités pour épauler les travailleurs dans la lutte pour leur émancipation, se sont égarés dans la politique douteuse et opportuniste du légalitarisme et du parlementarisme aboutissant à la compromission avec l'Eglise et l'Etat, à l'alliance avec le capitalisme exploiteur et à la complicité avec les propres ennemis des travailleurs et de ceux qui entendent conserver les privilèges et les injustices de l'actuelle société.

VIVE LE PREMIER MAI ! VIVE LA REVOLUTION SOCIALE ! qui pourra seule contribuer à la rédemption de l'Humanité, à l'abolition de toutes les injustices sociales et de toute forme d'oppression, et au triomphe de la Liberté !

Groupe Sacco-Vanzetti, Metz-Thionville.

	Page
<b>Propos subversifs</b>	
par le père PEINARD .....	5
A rebrousse-poil .....	4
par P.-V. BERTHIER.	
Fait divers .....	4
par Michel CAVALIER.	
<b>En France</b>	
Les lycéens manifestent en France .....	4
par un potache d'Evreux.	
Sous le plus ridicule chapiteau du monde .....	5
par Maurice LAISANT.	
Le livre de poche .....	8 et 9
par le groupe Louise MICHEL.	
Le ridicule ne tue pas... Dommage .....	13
par Guy QUINTIN.	
<b>Syndicalisme</b>	
Premier Mai .....	3
par le groupe SACCO-VENZETTI.	
Bureaucrate et spontanisme .....	5
par Robert CAMONI.	
Frachon, Descamps et bientôt... Bergeron .....	6
par Eric KOSCAS.	
Faisons le point .....	7
par Maurice JOYEUX.	
Intervention au Congrès F.O. ....	7
par Suzy CHEVET.	
Dans la foulée : 1 <sup>er</sup> mai .....	16
par Maurice JOYEUX.	
<b>Dans le Monde</b>	
Perspectives révolutionnaires pour les Noirs américains .....	6
par Daniel FLORAC.	
Demain l'Amérique Latine .....	10
par Yves DELAPORTE.	
Le bien-être .....	11
par Guy ANTOINE.	
L'école de Tolstoï .....	13
par René BIANCO.	
Actualités Anarchistes .....	12
par le groupe des liaisons internationales.	
<b>Histoire</b>	
Classique de l'Anarchie .....	11
par BAKOUNINE.	
<b>Lettres, Arts, Spectacles</b>	
Peinture .....	14
par J.-L. GERARD.	
Disques-radio .....	14
par J.-F. STAS	
Variétés .....	14
par Suzy CHEVET.	
Théâtre .....	14
par la Tribune d'Action culturelle.	
Le livre du mois .....	15
par Maurice JOYEUX.	

**LE MONDE LIBERTAIRE**

Rédaction Administration  
3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>)  
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico Paris  
11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros .....	10,00 F
	12 numéros .....	20,00 F
Etudiants :	12 numéros .....	12,00 F
Etranger :	6 numéros .....	10,60 F
	12 numéros .....	21,50 F

**BULLETIN D'ABONNEMENT**  
à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>)

Nom .....

Prénoms .....

Adresse .....

.....

Le directeur de la publication  
**Maurice Laisant.**  
Imprimerie Centrale du Croissant  
19, rue du Croissant - Paris (2<sup>e</sup>)

# Le certificat

Conte Pieux

Comme chaque année, les agences de voyages entreprennent des circuits touristiques dans les pays du Moyen-Orient.

Et, comme chaque année, on peut lire ceci dans les catalogues publicitaires (par exemple dans celui de « Voir et connaître », page 28) :

« Attention : vous devez être en possession d'un passeport en cours de validité, que vous devez remettre au moins trente jours avant la date de votre départ, d'un certificat de vaccination antivaricelle et d'un certificat de baptême pour la Jordanie. »

Cocasserie de notre époque : les pays chrétiens vous acceptent comme touriste sans s'occuper de savoir si vous êtes ou non baptisé; même l'Espagne, où l'on baptise d'office, au lendemain de la guerre civile, tous les enfants nés sous la République laïque, n'a jamais demandé aux voyageurs entrant sur son territoire s'ils avaient été tenus sur les fonts. Et pourtant Dieu sait (le Dieu du Caudillo sait tout) si l'Espagne franquiste est un modèle de christianisme et un bastion de la chrétienté.

En revanche, certains pays islamiques sont très sourcilieux : pour entrer en territoire mahométan il faut prouver d'abord... qu'on est chrétien ! Jamais nos aïeux des croisades n'auraient imaginé chose pareille.

Sur cet étrange phénomène, nous avons voulu recueillir un avis autorisé, et tout naturellement nous sommes allés trouver l'abbé Godelure, non pour lui demander un certificat de baptême (nous n'enviersons pas de nous rendre en Jordanie), mais afin de renseigner nos lecteurs sur la question.

L'abbé Godelure nous reçut fort aimablement, et, quand nous lui eûmes dit que nous venions pour Le Monde libertaire, sa bienveillance se mua aussitôt en sympathie.

Dès l'abord, nous avons précisé ment remarqué qu'il était en train de signer des certificats de baptême ; et nous nous écriâmes :

« Tant de chrétiens sont-ils candidats à la visite des pays arabes ? »

— Quelques-uns, nous répondit l'accueillant ecclésiastique. Mais vous n'ignorez pas que les nations musulmanes en état de guerre contre Israël exigent ce certificat pour empêcher les Juifs de pénétrer sur leur territoire.

— C'est en effet ce que l'on assure.

— Eh bien ! Vous avez sous les yeux, en mon humble presbytère, une officine de faux certificats.

— Quoi ! Vous voulez dire...

— Ne l'ébruitez pas, nous faisons ainsi d'une pierre trois coups : primo, le concile ayant proclamé que les Juifs ne sont point déicides, nous sommes ravis de leur rendre quelques menus services pour les dédommager de tant de persécutions ; secundo, ils paient généreusement les papiers qu'on leur délivre, et c'est autant qui va grossir le denier de Saint-Pierre ; tertio, en permettant à des Israélites munis de faux certificats d'entrer en Jordanie, nous jouons un bon tour à ces infidèles du croissant qui souillèrent le tombeau du Christ. »

Tout en parlant, l'abbé Godelure s'était remis à signer à tour de bras des certificats de baptême aux noms d'Abraham, de Jacob et de Lévy.

A ce moment on frappa à la porte, et le noble vicaire introduisit un jeune homme au teint bronzé, qui se présenta sur-le-champ :

« Je m'appelle Mohammed ben Mohammed, et je ne suis pas un de vos paroissiens, car on m'a élevé dans la foi musulmane. Je viens d'une agence de voyages, parce que je voudrais passer mes vacances au Moyen-Orient et visiter la Jordanie. Malheureusement, voyez la brochure-réclame : il faut un certificat de baptême pour aller là-bas. Alors, j'ai pensé... on m'a dit... »

— Vraiment, tout se sait ! » gronda le vicaire.

L'abbé Godelure, qui venait de tonner contre les infidèles de l'Islam, avait grande envie de jeter l'Arabe à la porte. Ma présence suspendit son geste, un regard de moi l'apaisa.

« Pourquoi pas ? murmurai-je. Si vous étiez saint Pierre et qu'il se présentât à vous aussi poliment, lui refuseriez-vous l'entrée au paradis ? Cette ségrégation... »

— Asseyez-vous un instant, mon fils », dit le curé au descendant des Sarrasins.

C'est ainsi que l'abbé Godelure dressa un faux certificat de baptême au nom de Mohammed ben Mohammed, et qu'à la prochaine entrée des touristes en Jordanie il y aura, grâce à son office clandestin, au moins un sectateur du Prophète qui, pour mettre le pied en terre musulmane, prouvera qu'il fut tenu sur les saints fonts chrétiens.



## LA JUSTICE ? CONNAIS PAS

M. et Mme Leczweski avaient six enfants dont un, Richard, 12 ans (mais quatre ans d'âge mental), était anormal et dangereux pour ses proches. Pourtant sa mère espérait sa guérison en l'envoyant à l'Institut psychiatrique de Sarreguemines, qui était fort cher pour la modeste pale du père, mineur de fond. La Sécurité sociale avait refusé de prendre Richard en charge.

Un jour, ne pouvant plus payer, Cécile Leczweski fut obligée de reprendre son fils.

Que faire ? Remettre l'enfant dans le milieu familial et courir ainsi au devant des plus grands dangers pour ses frères et sœurs, qu'il battait, et pour lui-même, vu qu'il n'y avait plus aucun espoir de guérison ?

On devait retrouver le corps de Richard dans la Moselle.

Condamnée à deux ans de prison avec sursis (l'avocat général réclamait cinq ans de réclusion criminelle), la presse bourgeoise et capitaliste fit état avec insistance et sans aucune honte, de la clémence extrême des jurés de la cour d'assises de la Moselle.

Ainsi cette société hypocrite qui n'avait pas osé se débarrasser directement de cet enfant encombrant, et qui avait obligé une mère à faire ce geste horrible, a encore le culot de se sentir fière et généreuse.

Je mets en accusation la société dont le rôle devait être d'aider les Leczweski avant qu'il ne soit trop tard.

Je mets en accusation la Sécurité sociale qui n'a pas rempli sa mission.

Je mets en accusation les fonctionnaires chargés de l'administration des villes et du bien-être des gens.

Mais je m'arrête là, car je ne veux pas en venir aux injures.

Seulement, j'ai honte pour les hommes.

## A-T-ON LE DROIT DE DONNER LA MORT ?

Le problème de l'euthanasie revient une nouvelle fois au premier plan de l'actualité dans la presse bourgeoise et capitaliste.

A-t-on le droit de donner la mort ? Il faut être logique (c'est peut-être beaucoup demander à nos dirigeants), si l'Etat accepte de faire tuer et de tuer des hommes pour des questions idéologiques, patriotiques et surtout financières, pourquoi faire des restrictions pour des questions de souffrance humaine en temps de paix ? Qui plus est, la société n'est-elle pas la première responsable de ces souffrances et de ces cas douloureux ? Mais ignorer est tellement plus facile.

Pour voir un peu plus clair dans la pensée de nos profiteurs de gouvernants, voyons ce que dit la loi. Elle interdit l'euthanasie. Mais la loi on la respecte quand on le veut, n'est-ce pas Messieurs nos législateurs ?

Alors ?

et que les étudiants d'origine ouvrière, même en se « crevant », ne trouveront plus le temps de travailler pour obtenir le minimum d'argent nécessaire à la poursuite de leurs études.

Les étudiants ne veulent pas l'application de cette « réforme » et c'est pour cette raison que les élèves des lycées d'Evreux ont aussi manifesté dans le calme le jeudi 17 mars. Qu'ont-ils obtenu de leurs revendications ? des représailles des autorités. Six élèves ont été appréhendés. Les autres ont dû « certifier sur l'honneur » qu'ils n'avaient pas participé à cette manifestation (1).

En effet, les lycéens ne sont pas syndiqués et n'ont de ce fait, aucun droit de revendications. Pourtant ne sommes-nous pas intéressés par la décision d'un ministre qui engage notre avenir ? Ne sommes-nous pas en droit d'être mécontents de manifester librement notre mécontentement ? NON, car une loi de 1946 interdit la création de toute association (lire syndicat) d'élèves à l'intérieur d'un lycée ou d'un collège.

Pourtant, nous n'allons pas nous arrêter là. Nous voulons donner à notre mouvement isolé et restreint une am-

Alors on n'ose pas dire : « Nous sommes pour », cela choquerait notre bonne Eglise qui se souvient de temps en temps qu'elle a des principes, surtout d'ailleurs quand il faut opprimer les gens.

Alors on n'ose pas dire : « Nous sommes contre », ce serait désavouer implicitement la guerre.

Alors comme toujours, la corruption, l'hypocrisie et la lâcheté régnant sur la société, ceux qui sont puissants ont toujours raison, ceux qui sont faibles ont toujours tort. Ça équilibre.

Je suis ironique et je peux paraître léger en traitant ce problème, mais je crois que l'ironie est encore la meilleure arme contre la connerie.

Et pour ma part je ne prétends pas apporter de solution et ce n'est pas une loi qui pourra régler cette question. C'est avant tout un problème de conscience personnelle et d'honnêteté avec soi-même.

Moi je fais confiance à l'individu.

## ET VIVE LA LIBERTÉ...

Milan est en effervescence. Trois potaches, deux garçons et une fille, en sont la cause. Par l'intermédiaire d'un journal de lycée, « Moustique », ils ont traité du comportement sexuel de la jeunesse et montré les défauts de l'éducation religieuse.

Scandale énorme.

Les parents d'élèves ont porté plainte. Le proviseur, responsable légal de la publication, et les trois jeunes rédacteurs ont été cités en justice pour « publications obscènes » et « corruption de mineurs ».

Mais les péripéties de l'affaire ne sont pas terminées.

Le juge d'instruction, défenseur du bon droit bourgeois et chrétien, a demandé aux jeunes gens de se déshabiller avant de les interroger. Cela me rappelle certaines manières de faire des nazis. Il est vrai que le juge devait en appeler plus tard à une vieille loi fasciste pour se justifier.

Ce genre d'interrogatoire a provoqué dans toute l'Italie une levée de boucliers. Preuve que les gens ont plus de bon sens que les politiciens, les curés, les juges, bref les profiteurs qui les gouvernent.

Et ce bon sens a triomphé. L'acquiescement a été prononcé. Mais on peut faire confiance aux bonnes âmes italiennes pour éviter que pareil scandale ne se renouvelle. Les journaux des lycées et collèges subissent déjà une censure féroce, digne des meilleurs temps de la guerre. Il faut habituer très tôt l'homme à l'oppression.

Pour finir je veux vous faire part de l'opinion du pape sur cette affaire : « Les jeunes croient pouvoir se prononcer sur tout, même sur ce qu'ils ne peuvent pas apprécier à fond. Des jeunes n'ont plus aucun respect pour aucune valeur. »

Tout d'abord « Sa Sainteté » le pape est-elle en mesure d'apprécier à fond le problème des questions sexuelles ? Je ne le pense pas, à moins que...

D'autre part, si on habituait les jeunes à penser par eux-mêmes sans les enfermer dans le cadre restreint des lois de la société, l'homme serait sûrement plus digne de lui-même.

Enfin, ces valeurs dont nous parle le pape, à en juger par les résultats de leur application depuis des centaines et des centaines d'années, je trouve qu'elles ont montré leur impuissance et leur inutilité.

Et vive la liberté...

Michel CAVALLIER.

# LES LYCÉENS MANIFESTENT EN PROVINCE

« Nous n'avons plus rien à dire aux jeunes : cinquante ans de vie dans cette province attardée qu'est devenue la France, c'est dégradant. Nous avons crié, protesté, signé, contresigné... et puis, finalement, nous sommes là : donc, nous avons tout accepté. Démission en démission, nous n'avons appris qu'une chose : notre radicale impuissance. »

J.-P. SARTRE.

L'inégalité règne. La force prime le droit. L'individu est sacrifié à l'intérêt capitaliste privé ou d'Etat et ses « chefs » ne lui donnent pas la possibilité de protester valablement. Aussi 85 % des électeurs se sont rendus aux urnes, les 5 et 19 décembre 85, pour élire un certain de Gaulle Charles à une « majorité » qui ne représentait en fait qu'une minorité des Français « majeurs ».

Réjoignons-nous ont clamé les étudiants, nous allons avoir de quoi nous plaindre. En effet, un ministre qui avait déjà fait parler de lui (qui se nomme je crois... Fouchet), conserva son poste malgré les cris et les revendications de l'immense majorité des jeunes (M. Fouchet est un ministre de l'Education... nationale).

Que nous propose ce brave homme ? (enfin, que propose-t-il aux députés, l'étudiant devant se contenter de subir).

1) Spécialisation au niveau de la seconde, soit en section A (littéraire), soit en section C (scientifique : 10 h 30 de sciences sur 24 heures de cours). La décision pour les passages et les orientations est prise par le chef d'établissement.

2) Le pays ayant besoin de techniciens dont la formation est onéreuse, il faut diminuer l'importance de l'« inutile », c'est-à-dire les matières à penser : la philosophie, l'histoire, le français. Le technicien, c'est bien connu n'a pas besoin de méditer, sur des problèmes qui ne sont pas techniques. Il ne faut surtout pas qu'il prenne conscience de l'incohérence du « système ». Il doit rester le grand commis dévoué du capital.

3) Les études universitaires aboutissant à une licence passeront de 4 à 2 ou 3 ans, mais le même programme, toujours aussi volumineux, y sera enseigné, c'est-à-dire que les horaires journaliers d'études à l'université seront augmentés. Seuls les étudiants dont les parents pourront subvenir aux besoins pécuniaires de leurs enfants pourront poursuivre des études normales à l'université, puisque le gouvernement se refuse à accorder un présalaire décent

## La République des sœurs qui quêtent pour les pauvres qui ont froid

Dans les presbytères, les sacristies, les confessionnaux, les chapelles et les arrières-salles de troquets à vin de messe et eau bénite, on aggrandise à tour de bras.

Nous commençons à nous faire aux méthodes américaines qui fabriquent des nonettes nioulouques à la croupe ondulatoire, sapées comme des habitudes de la rue Saint-Denis. Et vive le concile !

Balpeau ! aux dernières nouvelles les commandos de choc des couventines ne partent pas la cornette en bataille pour les mêmes combats que l'escadron galant de Catherine de Médicis. Un fantôme est passé.

Salut ! copain Diderot. Etre ra-jeuni de deux siècles, même par des diabesses aux culs bénits, quelle aubaine ! Tu n'en demandais pas tant. Et pourtant ce n'est pas fini : on va maintenant te faire un procès pour débauche de minorités.

Ils n'y vont pas de main-morte, l'Alain aux oreilles en chou-fleur et l'Yvon-von-von des petites marionnettes. Pourquoi se gênaient-ils, ces deux fruits blets de la chienlit gaullienne ? Ils ont raison de croire

au Père Noël, puisque le Père Noël existe. Même qu'il est dans ses meubles, du côté du faubourg St-Honoré où on lui a refilé un ancien hôtel de cocotte hupée. Yvon et Alain vont y faire leurs dévotions, figoler leur carrière en passant la main dans le dos à Tante Yvonne. Dans le dos. Pas sur les fesses, le protocole n'admet pas cette attention.

Et vogue la galère ! Après eux le déluge !

Avant, ce serait difficile. Les braves opposants ayant accepté les armes et le terrain de l'adversaire : la pétition et la conférence de presse. De la bonne guéguerre en dentelles, à fleurets mouchetés.

Devant tant de bravoure mesurée on se prend à rêver de la belle époque des reîtres et des soudards oùsqu'on foutait le feu aux couvents avant de faire un sort au pucelage des nonnains qui l'avaient encore.

Après tout c'est peut-être ce qu'elles cherchent. Quant au Bourges et au Peyrefitte, on laisserait le Gorille se les farcir. Comme dit l'ami Brassens, ça nous ferait rire un peu.

LE PERE PEINARD.

# BUREAUCRATIE OU SPONTANÉISME

Alors que partout où se trouve le prolétariat, les formes traditionnelles d'exploitation se dédoublent en un type d'oppression bicéphale pour le contraindre à rayer l'espoir de son émancipation humaine à tout jamais. Au capitalisme en crise, le syndicalisme substitue sa propre force d'aliénation sur ceux que la société de classes a rejetés dans l'angoisse permanente et l'incertitude de ses moyens d'existence.

Désormais, toute tentative de libération est annexée au profit d'une autre synarchie, dont la psychologie de groupe est l'affichage insultant de son mépris pour les aspirations ouvrières. Les sergents recruteurs de l'armée syndicale entendent bien n'enrégimenter l'immense troupe salariée que pour l'exécution de basses besognes.

Après la militarisation du syndicat par les bandes stalinienne est apparue, de façon sans cesse renouvelée, la castration du mouvement ouvrier. Les sentiments de protestation sociale ont sciemment été déviés dans une voie réformiste d'où était banni tout programme authentiquement socialiste. Dans ce contexte, les forces créatrices de la classe ouvrière ont été soigneusement annihilées au profit de l'idéologie triomphante des nationalisations, ici et là. Les accords paritaires paraphés entre patrons et représentants syndicaux ont été moins une volonté d'amélioration de la condition prolétarienne qu'une honteuse coalition pluri-partite pour endiguer le flux des conquêtes sociales. Régulièrement, le syndicat a abandonné sa position de classe pour faire sienne une série de chartes débilantes pour la capacité combative des ouvriers d'usines et de fabriques. Parallèlement à ce travail sournois, la propagande réactionnaire des « guides éclairés » a permis à la bourgeoisie nationale, au lendemain de l'universel carnage de 39-45, d'envisager la production toujours plus intensive sur un prolétariat mutilé dans sa conscience.

Dans la mesure de sa participation active au conflit impérialiste, l'abandon de la riposte la plus élémentaire recevait ainsi sa plus juste récompense. Désormais, il fallait adapter une sourdine au chorus menaçant de la pression exercée par la classe des producteurs et qui tendait à se développer sur plusieurs fronts simultanément. Etouffer, ou à défaut, filtrer l'idée de prise de possession par les travailleurs eux-mêmes comme étant dangereusement opportuniste, devenait la raison d'être des chiens de garde du capitalisme. La finalité des centrales restant la monopolisation, pour elles seules, des instruments de production et d'échange.

Aujourd'hui, les leitmotivs inévitablement énoncés au cours des mouvements sociaux sont la plus éclatante manifestation des caractéristiques démagogiques du syndicat. Le syndicalisme originel, celui qui se heurta aux forces de répression dans de sauvages collisions, celui qui diffusa « Gouvernement d'assassins », et hissa le drapeau noir sur Ville-neuve-Saint-Georges en état d'insurrection avancée, celui-là n'a pas dégénéré. En dernière analyse, il atteint sa phase adulte : l'instauration du Quatrième Etat. Sous la couverture de l'unité organique, le syndicat pense et ordonne la pratique de l'action, mais ce travail élaboré par des spécialistes, leur offre le pouvoir de décision et de commandement. Pour tous ceux qui connaissent les centrales, il n'est plus à prouver qu'elles sont un Etat dans l'Etat.

Après le sabotage des diverses occupations d'usines par la couche

bureaucratique, le syndicalisme s'est révélé être une entreprise typiquement bourgeoise de démoralisation et d'encaissement dans une organisation caporalisée. A son stade actuel, et par la présence de ses dirigeants au sein d'organismes bourgeois, le syndicalisme représente, aux yeux des couches exploitées, le gouvernement hiérarchique sur les ouvriers par la future oligarchie dirigeante.

### Bureaucratie et spontanéisme

Actuellement, certains militants pensent mettre le doigt dans la plaie en dénonçant l'intégration des syndicats à l'appareil étatique. Or, l'organisation du prolétariat dans les rangs du syndicalisme est essentiellement l'intégration de l'ouvrier à la machine syndicale. Le syndicalisme présente, de façon toujours vérifiable, un esprit dressé en bloc contre le véritable caractère de l'idéologie ouvrière dont l'objectif le plus radical est l'autogestion fédéraliste. Tous les efforts axés sur la revivification des méthodes de travail, le renouvellement de son orientation, effectués à l'intérieur du syndicat, sont irréversiblement voués à l'échec. Ce travail se traduirait à vouloir reconsidérer une organisation avec des matériaux usagés, où le « déjà-vu » côtoierait l'ancien, quand bien même s'efforceraient-on d'éviter les erreurs passées. Il n'est pas vital de remplacer des politiciens malhonnêtes par des militants intègres, mais une forme dépassée par une forme réellement adaptée aux nouvelles conditions données. Face à l'encadrement hiérarchique du monde ouvrier qui consacre les diverses théories prétextant de l'immaturité et de l'inconséquence « anarchique » du prolétariat, les ouvriers en créant leurs propres organisations autonomes, développeront l'ampleur de la lutte de classes. L'idéologie du prolétariat découle de son comportement au cours de sa propre expérience historique et non pas de sa réceptibilité aux cogitations des théoriciens.

### Formes d'organisation nouvelle

Le rôle intéressé des permanents à chaque échelon organisationnel ne saurait être impunément toléré. Outre les forces d'oppression connues, les ouvriers devront identifier cette camarilla et la détruire intégralement. Sur les centres du syndicalisme surgissent spontanément de nouvelles formes pratiques de lutte. Libéré de l'étouffoir de la basse intelligentsia technocratique, cordon ombilical qui la rattache à l'idéologie bourgeoise de la direction politique, l'ensemble de la classe, jusqu'ici rangée au niveau d'esclave économique, envisage triomphalement son programme de socialisation. L'application constante de l'action directe exclut toute prétention parasitaire et toute démarche politicienne. La décision effective du mouvement révolutionnaire découle de la libre circulation des divers courants ouvriers.

Aux sections syndicales, nid inexpugnable des carriéristes plébéiens, le groupe des producteurs oppose les Conseils ouvriers leur permettant de diriger leurs propres luttes en dehors des partis et des syndicats, directement contrôlables par la base. L'idée que les masses doivent exercer une influence directe sur la vie sociale se matérialise par le canal du Conseil.

La conscience et la solidarité des travailleurs doivent créer partout où il est possible de le faire, des Comités de lutte, dont le succès sera assuré par l'étroite coopération de tous ceux qui n'ont eu jusqu'alors pour tout horizon la souffrance dans le travail, la misère dans le chômage et la mort dans la guerre.

Robert CAMOIN.

### ACTUALITES

## SOUS LE PLUS RIDICULE CHAPITEAU DU MONDE

Il n'est pas à penser que c'est coïncidence si, architecturalement, la Chambre des députés a la forme d'un cirque.

Rendons-lui cet honneur que, de tous ceux qui sévissent sur la place (sédentaires ou nomades) nul ne saurait le lui disputer en bouffonnerie.

Bouffonnerie sinistre, certes, et qui inspire moins le rire que l'indignation, mais bouffonnerie à coup sûr.

Bouffonnerie que celle de ces fantômes (porte-parole de l'homme qui seul décide) et qui, avec une naïve hypocrisie, parlent du danger russe dans le même temps où ils font des avances et des sourires à l'U.R.S.S.

Bouffonnerie que ces coquetteries vis-à-vis des U.S.A. devant lesquels nous dressons notre faiblesse gonflée et nos prétentions ridicules.

Bouffonnerie que ce juste reproche d'une nouvelle boucherie des Yankees au Viet-nam et de l'illégalité de la guerre (puisqu'il est des guerres légales !) alors que nous sortons du conflit algérien dont nous n'avons pas encore pensé les plaies et fait oublier les crimes.

Bouffonnerie que celle d'un parti socialiste qui s'inquiète de la sécurité capitaliste d'une nation, dans le même temps où ses adhérents, moins par conviction que par habitude, continuent à chanter : « Du passé faisons table rase... »

Bouffonnerie que l'appel d'un secours militaire américain entre les mains de l'état-major de l'O.T.A.N., quand ce même hymne des travailleurs invitait : « à ce que nos balles soient pour nos propres généraux ».

Bouffonnerie que celle de ces hommes de gauche dénonçant le danger constitué par les communistes, alors qu'ils sollicitent leurs voix.

Bouffonnerie que celle de ces communistes qui, bafoûés par les uns et les autres, observent le silence et marquent les points, à l'instar de ces putains pour la possession desquelles deux gangs de souteneurs font le coup de feu.

Aux trois mots « Liberté » - « Egalité » - « Fraternité » pourrait être substituée cette trilogie :

« Bouffonnerie - Hypocrisie - Putainat. »

Oui, tout ce qui se traite dans cet hémisphère, tout ce qui s'agit est étranger aux besoins du peuple et aux nécessités de la vie :

Vaniteux bavardages, ridicules escarmouches, flottantes prises de position des uns ou des autres, qui les réuniront ou les opposeront au gré des événements et à la faveur d'intérêts extérieurs à ceux du reste du pays.

Jamais plus crûment que cette fois n'est apparu l'absence d'idéologie des acteurs de ce barnum, jamais plus crûment que cette fois n'a résonné le vide des formules et des opinions émises par des hommes qui en sont dépourvus.

Si certains se revendiquent encore d'un parti et s'affichent encore de droite ou de gauche, leurs paroles mêmes les démentent.

Ce ne sont que des politiciens avec tout ce que cela comporte de tares et d'uniformité.

Leur attitude pour demain est aussi imprévisible que les trois chiffres du prochain tiercé.

Elle est fonction d'un mot d'ordre reçu d'une puissante nation ou d'un groupe financier, ou de la proposition d'un maroquin dans un prochain ministère.

Rien que de très normal dans tout cela.

Ce qui l'est moins, c'est que le peuple puisse, non s'y passionner (il y a de nombreuses lunes qu'il s'en désintéresse), mais seulement le tolérer.

Ce qui est incompréhensible, inadmissible, c'est qu'un Paul Reynaud, un Daladier ou un Guy Mollet puissent poser leur candidature sans qu'il y ait la Révolution.

Ce qui est écoeurant, jusqu'à la nausée, c'est de voir tous ces mauvais acteurs jouer une comédie dont nous payons les frais de cirque.

Qu'attend le peuple pour se souvenir de la dissolution de l'Assemblée constituante en Russie où l'anarchiste Jeleznikoff pénétra avec ses hommes de garde dans l'enceinte pour déclarer : « Je vous prie de quitter la salle des séances... On en a assez de cette parole ! Vous avez suffisamment bavardé ! Partez ! »

Le peuple de France ne doit pas encore en avoir assez.

M. LAISANT.

# PERSPECTIVES RÉVOLUTIONNAIRES pour les NOIRS AMÉRICAINS

Il y a un an, le 21 février 1965, à Harlem, un homme s'écroulait, criblé de balles, devant le public auquel il allait s'adresser. Quelques instants plus tard ce n'était plus qu'un cadavre ensanglanté qu'une femme prenait dans ses bras, sous le regard indifférent des policiers, tandis que l'assistance essayait de lyncher les assassins, protégés tant bien que mal par des « gardiens de l'ordre ».

C'est ainsi que s'achevait à l'Audubon Ball une vie de contraintes et de révolte commencée 38 ans plus tôt dans la misère d'un taudis d'Omaha (Mississippi). Cet homme c'était Malcom Little ; mais tout le monde le connaît et le déteste sous le pseudonyme de Malcom X qu'il avait adopté pour symboliser l'identité du leader avec la masse anonyme.

En France, dans tous les milieux, même les nôtres, nombreux sont ceux qui ont jeté l'anathème sur ce personnage, tandis que l'on s'accorde, généralement, à respecter les gens tels Martin Luther King.

Peu se sont demandé qui il était, ce qu'il symbolisait, ce qu'il faisait et ce qu'il voulait faire.

Or, c'est précisément là-dessus qu'il faut se pencher. A la différence des autres leaders intégrationnistes noirs, tels Dubois (1868-1963) ou King, Malcom X n'était ni un intellectuel, ni un personnage issu de la bourgeoisie protestante luthérienne du Sud. C'était le produit d'une couche sociale où règnent les conditions atroces de la misère, du vice, de la discrimination, de la surexploitation et de l'oppression de toutes sortes. Son passé c'est celui de tous les négro-américains venus au monde dans les « zones » de bidonvilles ou de taudis des villes du Sud ou des grandes cités du Nord, c'est un passé de révolte « primitive » aussi, de violence, de haine et de prison.

Tout enfant il fut le témoin de la terreur répandue par le Ku-Klux-Klan et des pires atrocités toujours commises unilatéralement par les Blancs, le Blanc.

Comment s'étonner ensuite de la haine qui brûlait cet homme fruste qui appartenait à l'espèce des violents et de ceux, aussi, qui ne se plient pas ?

« En fait, déclarait-il un jour, j'ai connu ces « diables blancs » lorsque j'étais encore dans le ventre de ma mère. En effet celle-ci fut battue au sang et jetée nue dans la rue pour s'être introduite dans un magasin réservé aux Blancs pour faire des achats, c'était trois mois avant ma naissance.

« Mon père était Noir, mais ma mère, dont la propre mère avait été violée par un Blanc, avait la peau si claire qu'elle aurait presque pu passer pour Blanche. M'en voudrez-vous si je hais chaque goutte du sang blanc que je possède : c'est le sang d'un homme qui a violé... »

Lorsque la famille s'enfuit à Lansing dans le Michigan, Malcom X vit sa maison brûlée par de jeunes Blancs et son père lynché, mis à mort sous ses yeux.

Ivre de haine, il se réfugia à Harlem. Pendant plus de six ans il vécut du proxénétisme, du trafic de la drogue, d'escroquerie. Il était riche, violent, désinvolte, portant dans son élégance vestimentaire les marques de sa qualité de « maquereau », puis ce fut l'attaque d'une banque de Boston. Arrêté à l'âge de 22 ans, il fut envoyé en prison d'où il sorti en 1952.

A cette époque le mouvement intégrationniste noir était, comme aujourd'hui, constitué pour l'essentiel par la N.A.A.C.P. (Association nationale pour le progrès des gens de couleur) fondée en 1908 par l'ethnologue, écrivain et philosophe noir William Dubois, mouvement laïque, démo-libéral, essentiellement réformiste, dirigée par l'élite de la population noire (avocats, officiers supérieurs de l'armée fédérale, etc.). Le Sud commençait à être agité par l'action non violente dirigée, au nom d'un mouvement religieux

luthérien, par le pasteur-docteur Martin Luther King qui est devenu depuis la tête de proue de l'antiracisme américain. Mais un nouveau mouvement allait surgir : les Blacks Muslims, « Musulmans Noirs », dirigé par le « prophète » « Elijah Muhammad », le « Messenger », dont l'islamisme à l'emporte-pièce proclame que Mahomet était Noir, que le Noir est supérieur au Blanc, incarnation du diable, et qui exige la création en Amérique d'un Etat ségrégationniste noir indépendant. C'est à cette secte violente que Malcom X allait adhérer à sa libération. Il en devint vite un des principaux porte-parole, créateur de très grand talent quoique sachant à peine lire et écrire (il s'instruisit un peu en prison où il étudia la doctrine d'Elijah Muhammad) il convertit bientôt des milliers de Noirs à l'islamisme du « Messenger ».

Mais la rupture n'allait pas tarder. En effet Malcom X, poussé par sa révolte et son intelligence, attentif aux problèmes, allait abandonner ses conceptions primitives pour devenir toujours plus réaliste et complet.

Bientôt les élucubrations des Musulmans noirs le lassèrent et, fâché avec Muhammad, il « le laissa tomber » pour fonder un mouvement areligieux, proprement « politique » « L'Organisation de l'unité afro-américaine ».

Il se réclamait alors du « nationalisme noir » intercontinental : pas longtemps. Vers juillet 1964 il se reconvertisse une nouvelle fois et proclama bien haut une vérité éminemment révolutionnaire : la nécessité du recours à l'action directe non violente mais aussi violente et d'une véritable révolution sociale et antiraciste pour résoudre le problème noir. Il avait compris que la question raciale est liée à la question sociale dont elle est l'un des aspects. Poussé par les circonstances et sa logique il redécouvrit dans les temps qui suivirent les grands principes de la lutte révolutionnaire, notamment le grève insurrectionnelle. Dès lors il multiplia les contacts non seulement avec les mouvements « révolutionnaires » d'Afrique mais avec des organisations ouvrières américaines tels le parti trotskyste, quoiqu'il ne fut jamais aliéné par le marxisme.

Dans le courant d'août 1964, grèves et manifestations violentes, rappelant les beaux jours des I.W.W., se déroulèrent à New York. Un nouveau mouvement était né. Ce mouvement se différencie et s'oppose par son contenu révolutionnaire, quoi qu'il ne faille pas se leurrer ni se payer de mots, aux autres mouvements intégrationnistes.

Que demande en effet le pasteur King ? Le droit de vote pour les Noirs ? Qu'est-ce que cela nous fait, à nous, anarchistes ! Les manifestations pacifiques telles la marche sur Washington en 1963 et sur Selma l'an dernier sont spectaculaires. Mais que changent-elles ? Somme toute le mouvement de King apparaît essentiellement réformiste et politique, et, pis que ça, religieux ! Or, la question raciale étant, à sa base, une question économique et sociale, ce n'est pas le droit de vote qui la résoudra, même s'il permet à King de siéger au Congrès.

Face aux mouvements intégrationnistes traditionnels, d'inspiration religieuse, voire mystique, petits bourgeois et réformistes, Malcom X, ayant abandonné ses préjugés, devint réellement intéressant : « C'est dans les rues, dans les villes, côte à côte avec le prolétariat et les justes, Blancs compris, que nous nous battons... »

« Il faut organiser les masses, les encadrer, les instruire pour qu'elles s'élancent dans la révolution antiraciste et non pas les attrahir par des rituels. » « Révolutionnaire, je ne veux pas participer au système. La révolution noire, pour l'instant, n'est pas une révolution, parce qu'elle condamne le système et, qu'après

l'avoir condamné, elle lui demande d'intégrer les Noirs. Une révolution ne n'est pas ça. Une révolution détruit le système et le remplace par un système meilleur. » Il n'est pas question ici de prodiguer des louanges à Malcom X, même maintenant qu'il est mort, victime de ses ennemis ; mais, je pense que de telles prises de positions sont dignes d'intérêt, même si elles ne sont pas géniales.

En conclusion voici le condensé d'interview de 1964 et 1965 :

— Le problème racial aux U.S.A. peut-il être résolu dans le cadre du système économique et social existant ?

— Non !

— Pensez-vous que l'on puisse associer les travailleurs de diverses couleurs et de niveau de vie différent sur le plan mondial, ou considérez-vous uniquement votre lutte comme spécialement « noire » ?

— Nous sommes tous frères dans l'oppression, tous solidaires. J'ai compris que mon nationalisme noir ne ferait que m'aliéner des gens justes qui étaient de vrais révolutionnaires. Lorsqu'un jour les Blancs, non pas les beaux parleurs libéraux, mais ceux qui en ont réellement assez de ce qui se passe, trouveront le véritable contact avec le prolétariat de Harlem et d'ailleurs dans une action révolutionnaire commune, vous verrez quelques

changements. C'est avec tous les exploités qu'il faut combattre par l'écrit, la parole et avec un fusil lorsqu'il faut arrêter celui qui nous menace avec un fusil. King est un homme « responsable » aux yeux des oppresseurs. C'est normal. Quiconque invite les Noirs à tendre l'autre joue, à pratiquer une non-violence imbécile, à se montrer passif face aux brutalités qu'ils subissent, est en partie coupable. Son but est clair, volontairement ou involontairement, il s'agit de nous empêcher de riposter à la violence que nous subissons. Cela a valu le Prix Nobel de la Paix à Martin Luther King. »

Entre la secte raciste d'Elijah Muhammad et le calotinisme petit bourgeois de Martin Luther King, Malcom X a peut-être ouvert une autre vie dans la lutte antiraciste : la voie révolutionnaire. La retraite des racistes de Birmingham, il y a quelques mois, devant l'action violente des Noirs montre que cet héritage n'est pas négligeable et pourrait jouer un rôle important dans la vie sociale américaine. A ce rôle les anarchistes du monde seront attentifs et nos camarades américains, comme les I.W.W., pourront y participer en le valorisant, selon leurs moyens. La lutte contre le racisme est indissociable de la lutte sociale.

Daniel FLORAC.

## FRACHON, DESCAMPS, et bientôt... BERGERON ?

Les actions revendicatives lancées par les syndicats vers la fin février se sont poursuivies en avril, sous diverses formes telles que grèves, pétitions et manifestations. De nouveaux débrayages ont eu lieu notamment dans la métallurgie, le bâtiment, les industries chimiques, chez les électriciens et les cheminots tandis que des secteurs jusqu'alors calmes, principalement dans les services publics, entraient en action à leur tour. Chaque jour ou presque des grèves ont touché différentes entreprises, un trust, une ou plusieurs industries dans une région ou dans le pays tout entier, avec pour points culminants les actions chez les métallurgistes le 6 avril, dans les chemins de fer les 21 et 22 avril et les électriciens le 20 avril.

### Si ce doit être la grève générale...

Ces arrêts de travail ne semblent pas jusqu'à aujourd'hui avoir influencé en aucune manière les patrons et l'Etat. Les avantages retirés sont infimes et n'ont été obtenus qu'au niveau de quelques usines et plus rarement d'un trust, mais jamais ils n'ont débouché sur une satisfaction générale à l'échelle d'une industrie et encore moins, bien sûr, du pays. Conscientes de cette situation, la C.G.T. et la C.F.D.T. décidaient le 15 avril de préparer une action de tous les travailleurs du secteur privé en vue de faire fléchir le patronat. Un tract rédigé le 13 avril par la Fédération cégétiste de la métallurgie précisait : « Si ce doit être la grève générale de tous les travailleurs jusqu'à la victoire, eh bien, il faudra utiliser ce moyen ! »

Cet attitude des deux principales confédérations vers une radicalisation des grèves semble être dictée par la volonté de la base à se battre, déterminée par la politique antisociale et contentée de soi des larbins des monopoles industriels. L'intransigeance de l'Etat en matière de questions ouvrières est due à la nécessité du renforcement des trusts en vue des inévitables concurrences européennes et mondiales, l'expansion industrielle qui semble se manifester n'a pas pour pendant, comme le claironne de Gaulle, la prospérité des Français, mais plutôt le resserrement des budgets ouvriers. Les concentrations spectaculaires de ces derniers temps marquent l'armement accru des puissances industrielles mais se traduisent pour le travailleur par les licenciements, du chômage ou un reclassement désavantageux et par des pertes sensibles de salaires, situation inhérente à un gouvernement promoteur d'une politique malthusienne. La prospérité des gros éclate sur le cul de Mme Pompidou qui se pare — aux frais de

qui d'ailleurs, pauvre électeur ? — des robes d'un soir égales au salaire annuel d'un smigard, tandis que son bon gros Georges laisse entendre à la T.V. que les revendications des ouvriers sont excessives.

### Ce que doit être la grève générale illimitée

L'injustice sociale force les travailleurs à la bataille, cette volonté n'est pas nette mais elle est réelle. Toutefois, si aujourd'hui celui-ci se bat pour rien (ou presque), cette disponibilité ne pourra durer et s'accroître que si, rapidement, les syndicats envisagent des méthodes de lutte plus appropriées à la situation. Face à une concentration du pouvoir, une guerre d'escarmouches ne peut rien donner, au contraire, cette guérilla contribuera à décourager les travailleurs. A cette concentration de décisions économiques, SEULE une généralisation des efforts des salariés, par des grèves dures, peut permettre d'infléchir la politique réactionnaire du pouvoir gaulliste. Seules les grèves illimitées et à tous les échelons (usines-régions ou industries-nation) peuvent renforcer le potentiel de lutte de la classe ouvrière et lui permettre d'obtenir des satisfactions substantielles.

L'énoncé de ces conditions montre assez pour les militants anarchistes opérant dans les centrales politicardes, que celles-ci sont incapables de suivre ces lignes et ne le désirent d'ailleurs aucunement. Et si elles proclament l'éventualité d'une grève générale (voir le tract cité plus haut paru dans *La Métallurgie*), ce n'est que pure démagogie, des troubles à caractère légèrement révolutionnaires ne pouvant avoir que des implications désastreuses pour le front commun de la gauche petite bourgeoisie, en faisant partir tous les secteurs de cette soi-disant gauche qui flirtent avec la droite.

Cette situation doit aussi faire prendre conscience aux libertaires de la lutte tenace à entreprendre et des mots d'ordre concrets à énoncer contre tout ce qui dirige le mouvement ouvrier vers des voies de garage et contre tout ce qui contribue à l'intégrer davantage à ses exploités. Il est nécessaire pour nous que nous nous trouvions toujours au premier plan de cette lutte, non en agitant des conceptions fumeuses mais les mots d'ordre concrets définis en mars 1966 par la Commission syndicale de la F.A. et par l'union des anarchos syndicalistes. De notre action présente dépend l'adhésion future des masses trompées par les syndicats existants.

Eric KOSCAS.

(Jeunes révolutionnaires anarchistes)

## FAISONS LE POINT...

par Maurice JOYEUX

Pour deux ans, les 1 500 militants réunis dans la grande salle de la Mutualité ont fixé la politique économique et sociale de leur organisation. Ainsi que je l'ai écrit récemment dans un article de notre journal, le rideau tombé il va falloir faire nos comptes avec lucidité.

Une constatation tout d'abord s'impose, ce Congrès fut un acte gratuit, un Congrès pour rien, en ce sens que la majorité comme la minorité se sont contentées de confirmer leur position traditionnelle et que le rapport des forces entre les deux tendances demeure inchangé. Seule innovation, un troisième courant, d'ailleurs sous-adjacent depuis longtemps s'est dégagé. Ce groupe composé par la Fédération des Produits Chimiques et de plusieurs syndicats de fonctionnaires ou d'électriciens qui avaient à leur programme l'unité d'action au sommet avec les autres centrales syndicales et éventuellement l'unité du mouvement ouvrier ? a divisé la minorité traditionnelle et l'a empêchée de réunir les trois mille mandats qu'elle avait groupés il y a un peu plus de quatre ans. Mais si on additionne les voix de ces deux oppositions, d'ailleurs fort différentes, le compte y est. Et il semble que le mouvement au sein de la Confédération soit fixé pour longtemps et que seul un déplacement dans le sens de la politisation, en renforçant le courant Labi pourrait dégeler l'organisation et permettre un bond en avant de la minorité traditionnelle dirigée par Hébert, Pallordet et Lambert.

## CLIMATS !

Lorsqu'on examine le déroulement de ce Congrès, une remarque s'impose. Malgré le climat démocratique qui règle les contacts entre les militants de la Confédération, malgré l'apparente liberté de parole de chacun, le jeu est faussé. Le Congrès, en principe est un congrès de syndicats. C'est l'occasion pour les syndicats de donner leur avis sur les organismes dirigeants dont le rôle est de fournir un rapport de leur activité et d'écouter l'opinion des syndicats sur leurs activités. Eh bien, il faut le dire nette-

ment, les syndicats n'ont pas le temps de s'exprimer. Cela tient, d'une part, au nombre d'orateurs inscrits et auxquels on ne peut accorder qu'un temps de parole de sept minutes qui se traduisent parfois en dix minutes, mais cela tient surtout à la place exorbitante que s'octroient les secrétaires de fédérations, les secrétaires d'unions départementales, les divers rapporteurs.

Sous prétexte d'informations, de mise au point, de protestations, et cela sous l'œil bienveillant du président, les cadres de l'appareil passent des heures à la Tribune.

Si un esprit malin voulait faire les comptes du temps accordé à ces dirigeants qui, après tout, ont le C.C.N., la commission exécutive, les congrès fédéraux et départementaux pour s'exprimer, plus toute la presse confédérale et fédérale, on serait estomaqué de ce manque d'humilité. Certes, ces militants peuvent, comme tout le monde, être chargés, par un syndicat de défendre une position, mais, même à cette occasion, il semble bien que la règle générale, par une espèce de complicité tacite ne leur soit pas appliquée. Il est vrai que le président est toujours un « sénateur » membre du C.C.N. comme il se doit. Si on doute de ce que j'avance, qu'on additionne donc le temps de parole réservé dans ce Congrès aux secrétaires d'une Fédération ou d'une U.D. et qu'on le compare aux interventions de la « Base » et on rigolera un bon coup.

D'ailleurs, dans le temps imparti, il est impossible de répondre sur tous les points à un rapport confédéral qui dure deux heures et qui commente un document de quatre cents pages. Et les représentants de l'opposition peuvent bien se relayer toutes les dix minutes, il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que dans ces conditions-là il est impossible de cerner tous les problèmes posés. Ces orateurs se contentent donc de rabâcher le même thème supposé le plus important de tous ceux proposés par le secrétaire confédéral à la discussion.

Enfin une troisième remarque : ce

temps de parole pour un minoritaire se trouve automatiquement réduit par les mouvements passionnés de la salle. Deux camarades appartenant à des tendances différentes, Lubin et Labi, qui en firent l'expérience, ne me démentiront pas. Je crois que le bureau confédéral et sa commission exécutive devraient penser sérieusement à l'organisation de leur prochain Congrès. De toute manière, ces quelques réflexions doivent être prises par eux comme une contribution à ces réflexions.

## L'ELECTION DES ORGANISMES DIRIGEANTS

Un mot encore sur l'organisation de la Confédération avant d'en arriver sur le fond. Les élections aux organismes directeurs échappent entièrement aux secrétaires de syndicats. Nommée par le C.C.N. composée des secrétaires de Fédérations et d'Unions départementales, la Commission exécutive est constituée dans sa grande majorité par des éléments pris dans leur sein. Mieux, lorsqu'un secrétaire de fédération disparaît il est automatiquement remplacé à la C.E. par son successeur à cette même fédération et on voit apparaître des sièges inamovibles, ce qui justifie parfaitement le titre de « sénateur » dont mon ami Roger Lapeyre les a décorés. Pourtant, le bon sens voudrait que cette commission exécutive soit choisie parmi des militants susceptibles de corriger les appréciations d'un C.C.N. composé exclusivement de permanents appointés.

De toutes façons, la minorité est exclue automatiquement de la Commission exécutive. Et une minorité qui représenterait, par exemple, 40 % des mandats de l'organisation, mais qui n'aurait pas pu conquérir une fédération ou une U.D., n'aurait jamais ni un candidat ni un élu à cette Commission exécutive. C'est proprement scandaleux ! On peut avoir sur Hébert de la Loire-Atlantique l'opinion que l'on veut. Mais on vient de l'exclure de la C.E. et avec lui c'est le courant minoritaire qui va se trouver dans l'impossibilité de s'exprimer dans l'instance suprême de la Confédération. Et je pose le problème au Bureau confédéral : Est-il souhaitable qu'une fraction importante de l'organisation, représentant 3 000 mandats, soit exclue de toutes discussions au sommet ?

## LA MINORITE

Enfin venons-en au fond. Existe-t-il une minorité ? Cette minorité est-elle une minorité révolutionnaire ? Si on se réfère aux chiffres, on peut répondre oui à la première question. Si on analyse le contenu des textes, la réponse à la seconde question est plus problématique. Disons, pour être plus près de la vérité, que, s'il existe à F.O. des syndicalistes révolutionnaires isolés qui s'éparpillent un peu partout, il n'existe pas de minorité syndicaliste révolutionnaire. Le temps semble définitivement passé où l'on s'en réclamait et j'ai trouvé en réalité bien étonnant le moment où le rapporteur de la minorité a cru devoir protester contre ceux qui assimilaient certains signataires du texte à des révolutionnaires. Ici je lui en donne volontiers acte, car ce texte, si on en excepte sa déclaration sur la lutte des classes et son refus de l'intégration, pourrait être voté par le Congrès à l'unanimité. C'est, compte tenu du contexte où elle devait s'inscrire, une bonne résolution qui ne pose pas le problème des structures de l'organisation ni celui de la technocratie, des hiérarchies de salaire, de la gestion ouvrière.

Tout semble avoir été sacrifié dans cette motion à un élément mobilisateur : l'intégration. Il s'agit là d'un problème important, c'est certain, et moi-même, à la Commission exécutive de L'U.D. de la Seine, j'ai constamment attiré l'attention de l'assemblée sur les dangers qu'elle représentait, mais enfin l'arbre aussi touffu soit-il ne doit pas nous masquer la forêt ; et si

brusquement la Confédération se retirait des organismes du Plan serait-elle moins réformatrice pour cela ? Ne resterions-nous pas intégrés à la société par la différenciation des salaires que personne ne met en cause du moins publiquement dans la minorité. Et pourtant l'Etat est le gérant de la société capitaliste. Cette société vit sur la différenciation économique, ce qui produit les classes et au sein des classes des clans. Ce qui caractérise l'aliénation de l'homme, c'est donc la différenciation économique que sonctionnent toutes les hiérarchies qu'elles soient alimentées par le profit pour les détenteurs du capital ou par le sursalaire pour ceux qui n'en possèdent que l'usufruit.

Je crois d'ailleurs que pour ces raisons cette réserve du texte de la minorité sont les mêmes que celles qui allègent la résolution de la majorité ! Disons plutôt de la même veine. Il s'agit de rassurer ! Rassurer qui ? Pour la majorité il faut rassurer le syndical et l'on gomme dans la charte d'Amiens tout ce qui peut l'effrayer. D'ailleurs personne ne parle plus de cela et je crois en quatre jours avoir été le seul à agiter cet épouvantail. Pour la minorité, il s'agit de rassurer le petit cadre d'entreprise et de syndicat et l'on gomme le mot révolution, on le remplace par le mot intégration. Qu'on se serve d'un mot d'une façon ou d'une autre, il ne parle pas, tout au moins pas encore à l'imagination de façon bien précise, de façon émotionnelle ; il est rassurant pour le syndical et par conséquent il permet aux petits cadres de rejoindre la minorité sans se heurter aux salariés qui vont encore à la messe, qui respectent leur chef de service et qui ne veulent pas d'emmerdement avec leur femme.

C'est une tactique, nous dit-on — bien sûr ! — mais elle ne peut construire rien de solide car elle ne modifie pas le comportement des hommes, elle ne leur fait pas prendre conscience de leur exploitation. En tout cas, le refus de l'intégration ne peut être un mot d'ordre mobilisateur car il est simple refus qui laisse les choses en état. Il ne porte en lui aucun de ces espoirs qui rendent les tâches quotidiennes moins rebutantes. Oui, bien sûr, il faut refuser de laisser le syndicat s'intégrer à l'Etat — mais pourquoi ? Pour obtenir 5 % d'augmentation par an, 6 %, si une grève a bien réussi. Pour pouvoir discuter si le refus de l'intégration n'est pas assorti de l'unité de lutte dans les industries, du resserrement de la hiérarchie des salaires, si à côté ne se tiennent pas en permanence d'autres revendications de structures de nature à modifier le mode de répartition des revenus, alors le refus de l'intégration deviendra une façon de parler sans plus. Disons-le brutalement. Pour les salariés ennemis de l'aventure, l'augmentation des salaires dit quelque chose ; pour les salariés exaltés, la transformation sociale dit quelque chose, mais, pour l'un comme pour l'autre, le refus de l'intégration ne signifie absolument rien sans un contexte précis.

Le rapporteur de la résolution de la minorité nous a dit qu'il n'était pas partisan du tout ou rien. Celui de la majorité non plus. La seule différence est l'endroit où ils situent l'un et l'autre le tout ou le rien. Mais de toute manière, le mécanisme à penser est le même — les hommes ne sont pas en état de faire la révolution, ne leur parlons donc pas de révolution pour ne pas les effaroucher. Diable ! mais si nous ne leur parlons pas de la finalité révolutionnaire du syndicalisme comment la connaîtront-ils ? Qui donc le leur apprendra ? Par quel miracle seront-ils informés ? Telle est la question à laquelle la minorité devra répondre clairement si elle veut déboucher sur le réel.

Nous reviendrons sur tous ces problèmes. Nous avons deux ans pour y réfléchir et pour faire en sorte qu'au prochain Congrès le syndicalisme révolutionnaire soit présenté au choix des délégués en toute clarté.

## LES CONGRESSISTES F.O. ET L'AIDE A L'ESPAGNE ANTIFRANQUISTE

LA suite de l'intervention de notre camarade Suzy CHEVET au congrès confédéral Force ouvrière qui s'est déroulé récemment au Palais de la Mutualité, une motion sur l'Espagne fut adoptée à l'unanimité par tous les congressistes.

Cette motion demandait entre autre « de lutter sans relâche pour la défense du respect du droit d'asile.

« Nous avons face à nous, dit-elle, un gouvernement d'intolérance qui rappelle parfois les sombres jours de l'Inquisition. Il se montre, au sujet du droit d'asile qui fut toujours dans notre pays une tradition, plus inhumain que n'importe quel gouvernement réactionnaire des précédentes Républiques. »

Après avoir relaté l'affaire Abarca et souligné que le gouvernement belge avait donné ce qu'on refusait en France, c'est-à-dire le droit d'asile au jeune syndicaliste antifranquiste, elle demanda avec insistance au congrès de lutter sans relâche pour la protection de nos camarades espagnols en exil.

« Il ne faut plus permettre également à ce gouvernement intolérant et mesquin de leur assigner des résidences obligatoires ou séparés de leur famille, de leur travail, nos camarades espagnols vivent une vie misérable. »

« Donnons-leur une aide, une solidarité sans défaillance. Depuis tant d'années qu'ils luttent pour la liberté, ils ont droit à notre fraternel soutien. »

MERCI CAMARADES.

## Clins d'œil

## UN PEU DE PUDEUR

On peut lire, sous la plume de François Mauriac : « ... ces bons apôtres qui, entre mille histoires, vraies ou imaginées, dont ce vieux pays fut le théâtre, choisissent précisément la croisade albigeoise ou le roman empoisonné de Diderot... »

Pour une histoire imaginée, la croisade albigeoise n'était pas mal réussie.

## DE LA FRANCE CATHOLIQUE

Il est plus difficile d'essayer d'aider réellement les hommes à vivre en hommes, c'est-à-dire en se respectant les uns les autres dans leurs rapports sociaux, donc aussi dans leurs rapports d'expression. »

C'est ce que devaient penser ceux que l'Eglise faisait monter sur les bûchers.

## AVIS AUX VICIEUX

Il s'agit d'une nouvelle réjouissance. La caserne, celle de Noyon tout au moins, ouvre ses portes.

Pas à ceux qui sont dedans, mais à ceux du dehors.

Les visiteurs ont pu, non seulement, admirer le matériel, mais participer à une promenade en char blindé, suivie de tirs d'exercice.

Un avant goût !

Enfin, une noce terminait le programme. Vous ne pouviez pas faire ça plus loin.

## ENFIN !

Le général de Gaulle ayant visité Dunkerque, les ouvriers d'« Usinor » et les dockers ont cessé le travail.

Son voyage passant à Lille, les services d'autobus ont débrayé.

Qu'il fasse le tour de France et ce sera la grève générale.

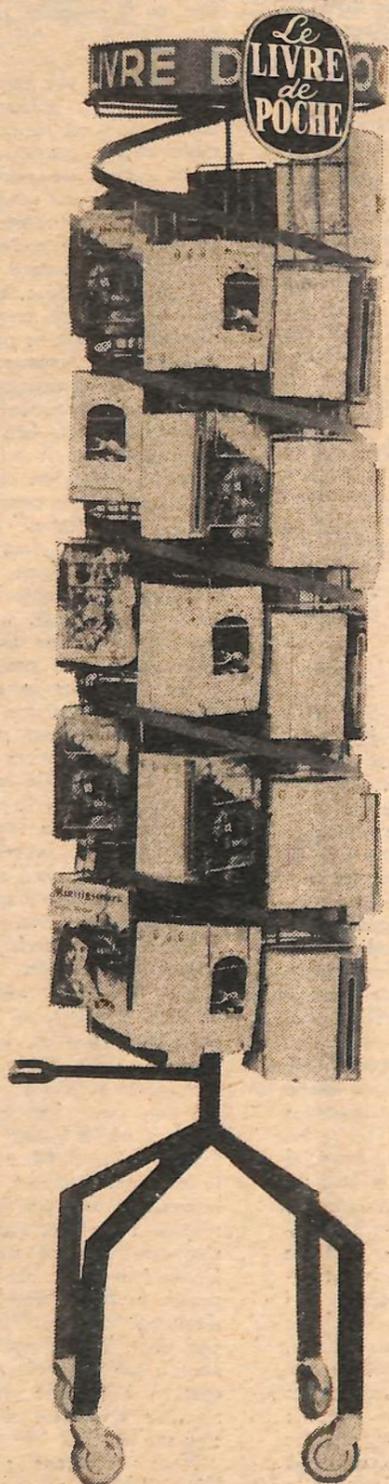
## PLUS GRAND QUE DIEU !

« C'est un honneur pour l'Eglise et pour Dieu, qu'un homme aussi illustre, aussi sur-naturel, en un mot aussi grand, consente à venir se mettre en prière au pied de son autel. »

Aux dernières nouvelles, Dieu n'a pas encore envoyé de lettre de grâce à de Gaulle, le remerciant d'avoir consenti à lui donner audience.

# LE LIVRE

(Bataille de la culture populaire?)



A BOIRE ET A MANGER

LES TOURNIQUETS : UN BUDGET DE 500.000 F. ... !

Bernard de Fallois, responsable de la collection « Jules Verne » au Livre de poche, a déclaré au cours d'une récente interview à Europe n° 1 : « Nous prétendons, avec la sortie des œuvres de Jules Verne en livre de poche, avoir gagné la bataille de la culture populaire. »

Cette affirmation recouvre-t-elle la réalité ? L'opinion est un peu rapidement énoncée ; un surcroît d'information nous paraît nécessaire. Le problème posé par le livre de poche est, en effet, vaste et complexe ; l'étude de cette question nous amènera à distinguer les différents aspects qui le composent.

En premier lieu, il s'agit de définir avec précision ce qu'est un livre de poche. Nous envisagerons ensuite son aspect sociologique, et, pour terminer, son intérêt littéraire.

## Qu'est-ce qu'un livre de poche ?

A UJOURD'HUI, le livre de poche est devenu un article de consommation courante. Est-ce pour cela que son influence s'est étendue aux masses ? Disons plus exactement qu'il a été mis à la portée de tous. C'est pourquoi Robert Escarpit parle de « livre de diffusion de masse », plutôt que de « livre de poche ».

Le format, en effet, ne légitime pas l'appellation. Mais enfin, psychologie publicitaire oblige, cette dénomination est passée dans les mœurs, et lorsqu'on dit : livre de poche, on semble savoir de quoi on parle. Parlons donc. Définir le livre de diffusion de masse, pour reprendre l'expression de Robert Escarpit, nécessite l'emploi de plusieurs qualificatifs.

— Ce n'est pas seulement un livre dont le format avoisine 10/18. Ainsi, chez Pauvert, la collection « Libertés » tend, sous une couverture de carton d'emballage à s'allonger démesurément. Chez Seghers, on préfère le format carré. (Collections : « Ecrits sur » et « Poètes de toujours. »)

— Ce n'est pas seulement un livre broché. Il existe des traités brochés de droit civil de plus de quinze cents pages et coûtant plus de 50 F ; il ne viendrait à l'idée de personne de les appeler des livres de poche.

— Ce n'est pas seulement un livre bon marché. Déjà vers 1870, les colporteurs vendaient à prix réduit, de tels livres en Allemagne. On établit en général la comparaison du prix de vente avec un salaire horaire moyen de deux à six francs.

Avant tout, le livre de poche doit répondre au levier psychique de la publicité défini par Clyde Miller, qui fait entrer en jeu divers procédés d'attraction ; le livre de poche vous arrête lorsque vous passez devant un tourniquet de présentation, vous faites facilement tourner l'appareil laqué garni des jaquettes multicolores. C'est évidemment plus facile et plus agréable que d'attendre les immenses et sombres rayonnages poussiéreux de certaines librairies.

A quelle époque est apparue cette nouvelle formule de présentation de livres telle que nous venons de la définir ?

Les livres de poche ont été créés en Angleterre en 1935, sur l'initiative de sir Allen Lane. Les « Penguin books » devinrent vite populaires sous leur insolite jaquette rouge et blanche ; ce furent là les premiers livres de poche. En France, plusieurs tentatives similaires avaient été faites avant que le livre de poche ne connût le succès. C'est en 1952 que M. Filippacci (le papa du copain Daniel), directeur chez Hachette, décide, au retour d'un voyage d'études aux U.S.A. de tenter l'affaire. Il existait depuis 1939

la collection Pourpre, publiée sur la base d'un accord Hachette-Calman Lévy. En 1953, le livre de poche prend la suite de la collection Pourpre. Mais, pour sortir un volume par semaine, il était nécessaire que la maison Hachette augmente son fond d'édition ; en 1956, Hachette conclut un accord avec Gallimard, Buchet-Chastel... Aujourd'hui, le livre de poche compte plus de quinze cents titres, répartis en plusieurs sous-collections : livre de poche classique, policier, historique, chrétien (lequel, faute de lecteurs, va bientôt regagner le royaume des cieux). Dans la sous-collection Art, des livres de poche illustrés présentent les ouvrages d'Elie Faure, de Focillon...

1961 : second boom dans le livre de poche. On assiste depuis cette date à un foisonnement de collections les plus diverses, ce qui ne va pas sans poser quelques problèmes. Plon donne le signal en éditant les collections 10/18 et Voici. Les titres de cette collection, aussi hétéroclites soient-ils, ont l'originalité de présenter au public les œuvres les plus difficiles de la sociologie et de la philosophie. On retrouve ces audaces accentuées dans la collection Médiation, éditée par Gontier, dont le public semble uniquement constitué d'universitaires charmés de l'aubaine.

La collection Idées, de Gallimard, à côté de la réédition des classiques, publie de nombreux inédits. La collection se propose de nous tenir au courant des bouleversements de tous ordres qui interviennent chaque jour, de l'évolution des idées et de la pensée contemporaine. Ce programme qui semble appliqué, contribuera à rompre le silence qui entoure tant de mouvements d'émancipation. Et nous citerons, bien sûr, le mouvement anarchiste. En publiant « L'Anarchisme », de Daniel Guérin, et « La Commune », d'Albert Ollivier, la collection Idées dégage les masses populaires de l'emprise des grands trusts de la pensée autoritaire, marxiste ou capitaliste.

— La collection « Libertés », de Jean-Jacques Pauvert, présente « une littérature de combat de tous les temps et de toutes les tendances ». Parmi d'autres écrits discutables, la publication des œuvres de Bakounine et de Jules Vallès favorise également ce mouvement de démythification. Presque chaque jour, de nouvelles collections font leur apparition à la devanture des librairies : Société, Idées, Poésie... Cette prolifération appelle quelques réserves. Cependant, le phénomène du livre de poche a pris une telle ampleur que nul, s'il ne s'enferme dans sa tour d'ivoire, ne peut désormais l'ignorer.

## Sociologie du livre de poche

« Le livre à l'ère industrielle »

LA parution d'un livre est avant tout le fait d'un éditeur ; jusqu'à présent, la notion d'éditeur recouvrait surtout le choix d'un individu en fonction de ses convictions personnelles, d'où la diversité des directions dans lesquelles s'engageaient différentes maisons d'édition. L'éditeur est un aventurier, il court un risque. Au départ, il y a un manuscrit, accepté ou non en dernier recours par l'éditeur lui-même. Qui peut dire qu'un auteur sera « à succès » ? qu'un livre se vendra ? Qui peut dire aussi qu'il est condamnable de courir le risque de produire un ouvrage de qualité, d'une qualité si nouvelle qu'il risque de se vendre fort peu ? C'est justement dans ce choix volontaire du risque que se trouve tout le prix du métier d'éditeur : gagner sur un succès, risquer sur l'incertitude.

C'est à ce prix que la littérature peut vivre, un prix fort différent de celui qui se compte en écus. Et pourtant, de plus en plus, il apparaît que le livre est avant tout un objet à vendre. Démision des éditeurs ? Il est difficile de le dire dès aujourd'hui mais,

vu l'orientation des préoccupations majeures de notre société, il n'est pas étonnant que le phénomène du livre, de sa fabrication et de sa vente soit très nettement et de plus en plus directement influencé par le phénomène industriel, c'est-à-dire par des considérations touchant plus à un processus de consommation (rotation de capitaux, rentabilité maximum, etc.), qu'à une diffusion d'idées : le livre de poche est, quant à lui, la conséquence directe de ce système prévoyant une rotation rapide des capitaux assurant un bénéfice sûr et important grâce à une vente massive à un prix minimal, le livre entre dans l'ère industrielle.

Les possibilités d'expression littéraire seront-elles désormais soumises à des impératifs d'ordre strictement commercial ? Assistons-nous à un conditionnement irréversible de la culture ? Il ne s'agit plus, avec le livre de poche, de suivre une ligne littéraire bien définie, mais, au contraire, de sacrifier l'idée de choix au profit d'une littérature de circonstance liée à une obligation de consommation immédiate, la machinerie est mise en marche, on ne peut revenir sur

les mises de fonds qui nécessitent l'apparition de trusts d'édition, simple phénomène de concentration industrielle à l'échelle du livre.

## COMME UNE SAVONNETTE

Objet à vendre, le livre de poche l'est, aussi bien par son aspect extérieur que par son contenu ; il est, par cela même, directement soumis à un mimétisme de circonstance : les directives qui commandent à sa présentation sont les mêmes que celles qui président au lancement d'une savonnette, d'un produit d'entretien, d'un appareillage électro-ménager ou d'un appartement de grand standing. C'est alors au publiciste d'agir : il met au point le sigle de la collection (équivalent du label des produits industriels) et tout ce qui permettra de la singulariser : format, choix du caractère, structure de la page de titre, etc. La vente est assurée dans le cadre d'une publicité massive : dépliants, présentoirs à label qui ne font que renforcer l'idée d'achat et sont autant de points de repère pour le spectateur, même s'il en est inconscient. Les livres sortent au rythme de quatre par mois ou plus : sur ces quatre livres, il en est deux au moins dont la vente est assurée, minimisant au maximum les risques d'aventure ; les deux autres on les lance, sinon au hasard, tout du moins un peu dans l'inconnu. L'argent étant investi à court terme, il n'est pas question de l'immobiliser ; les contrats avec les imprimeurs sont énormes, les machines ne peuvent plus s'arrêter.

## EDITEUR OU INDUSTRIEL

L'éditeur était jadis un artisan, ses moyens étaient, certes, plus modestes, mais avait-il toujours à l'esprit la rentabilité qui semble préoccuper si énormément les éditeurs industriels d'aujourd'hui ? On nous répondra que le phénomène livre de poche, diffusion littéraire de masse, n'existe qu'accèsivement et qu'à ses côtés, l'édition restreinte occupe une place toujours aussi importante, que cette édition est toujours semblable à ce qu'elle a été. Cependant, il est remarquable de constater que, si l'édition de type classique demeure, les éditeurs de ce même type sont en passe de disparaître. De même que la production du livre est affectée par des transformations de type purement industriel, l'édition subit actuellement une concentration horizontale qui va s'accroissant de plus en plus. Des trusts se constituent qui, peu à peu, avalent les petites maisons d'édition, réduisant ainsi l'éditeur à une liberté fort illusoire. Il y avait, avant la Seconde Guerre mondiale, 1300 éditeurs en France ; il n'y en a plus actuellement que 295 réalisant un revenu annuel supérieur à 100 000 F. Le problème se pose donc au niveau de la liberté et de la variété des choix, de la non-soumission de ces choix à des arguments de pure rentabilité, autrement dit, au niveau des chances de moins en moins nombreuses pour un auteur d'être publié. S'il est rare que les collections de poche sacrifient à la toute nouveauté, cela tient justement à ce caractère nouveau que prend l'édition dans la diffusion de masse ; il faut y ajouter le phénomène diffusion, sur lequel on peut faire réflexion. Les sociétés de diffusion sont les premières à avoir bénéficié de la concentration industrielle de l'édition : quatre sociétés, Hachette, Séguana, Forum, Union générale d'éditions, distribuent actuellement la presque totalité des livres édités en France, et l'éditeur doit dialoguer avec le directeur de la société de diffusion, dont les origines purement commerciales ont peu de choses à voir avec la littérature et qui lui tient parfois de bien étranges propos : « Avant, j'étais chargé de vendre des stylos ; je disais : « Je voudrais un stylo avec une plume comme ça, avec un capuchon comme ça, les clients en ont besoin en mai pour les premières communications. » Et il y avait des techniciens qui fabriquaient le modèle réclamé, au moment choisi. Dans l'édition, on me donne des produits, des livres, et on me dit après : « Il faut les vendre... » Il faudrait planifier tout ça. Mais ça commence déjà à changer ; le secteur commercial a de plus en plus souvent son mot à dire. Maintenant, on nous soumet souvent les bonnes feuilles d'un ouvrage qui va paraître, en nous demandant de donner un avis, de dire si ça se vendra bien. Il m'arrive même de donner un avis sur la couverture d'un livre, de dire : « Ça, croyez-moi, ça ne vaut rien. » De temps en temps, je dis bien « de temps en temps », on m'écoute.

« Le secteur commercial a de plus en plus souvent son mot à dire » ; de quoi donner froid dans le dos lorsqu'il s'agit de découverte littéraire. Et cela importe aussi pour le livre de poche qui dépend

directement des fonds d'édition. Car comment concevoir un livre entièrement soumis aux impératifs commerciaux ? Comment concevoir un livre sans littérature ? Il faut que l'éditeur soit un personnage libre de choix et non un industriel au sens restrictif du terme.

## LIBRAIRE OU EPICIER ?

Le libraire, second intermédiaire entre l'auteur et le lecteur, voit lui aussi son rôle s'amenuiser, parfois disparaître complètement dans le cas du livre de poche. Est-il réduit à l'état d'épicier ? Il le sent si bien qu'il met le tourniquet « à la porte » : le choix se fait à l'extérieur, en dehors de lui, hors de sa maison. Parfois même les circuits de distribution l'ignorent et l'on retrouve le livre dans les rayons du libre-service, des kiosques, etc.

## LECTEUR OU COLLECTIONNEUR ?

Et c'est là que l'on touche le troisième personnage intéressé au livre de poche : le lecteur. Le libraire ne dessert, en effet, qu'un public restreint, 2 à 3 % de la population, sur les 15 à 20 % qui font acte fréquent de lecture. Le libraire est, avec le critique, un contact établi entre l'éditeur et le lecteur, donc entre l'auteur et le lecteur. Pour le livre de poche, distribué industriellement, et hors circuit librai, le contact se perd et c'est ce qui explique peut-être que le livre de diffusion de masse ne se distribue pas réellement aux masses ouvrières et paysannes ; 3 % seulement des livres de poche sont vendus aux ouvriers, moins encore aux paysans. Pourtant le livre de poche a eu un ancêtre qui, lui, s'adressait et était exclusivement acheté par le peuple : la brochure, mais la brochure répondait à un besoin réel, connu de l'éditeur qui connaissait son public ; peu importait alors psychologie de la vente, étude de marchés. Ce qu'il vendait était ressenti comme nécessaire au lecteur. Avec le livre de poche, c'est une sollicitation publicitaire qui fait du passant un lecteur : c'est un habitant des grandes villes, c'est souvent un être jeune (plus d'un tiers des lecteurs ont entre 18 et 25 ans), ce ne sont pas les ouvriers, les paysans, ce ne sont pas les grands bourgeois, ni les intellectuels (15 000 à 30 000, parfois 100 000 exemplaires tirés). Ce sont ceux que l'on dit appartenir aux classes moyennes, ceux du secteur tertiaire : fonctions de distribution, d'administration, d'organisation, de contrôle, employés, ingénieurs, fonctionnaires, techniciens, etc., et cela étant la conséquence même de la conception du livre de poche. Cette clientèle n'aime pas le risque, l'éditeur industriel non plus ; par ses prix limités, le livre de poche réduit le risque à son minimum, par ses titres, l'éditeur s'efforce d'éviter l'aventure. Les hommes qui achètent sont dans une certaine mesure la représentation moyenne du système, donc sa viabilité : il n'y a pas contradiction. Mais dira-t-on, il existe des collections spécialisées qui publient des inédits dont la lecture est parfois difficile et ces livres se vendent ! Là est un autre problème : le livre de poche se vend, mais se lit-il ? Sur les milliers d'exemplaires vendus, la moitié n'est pas lue, un quart est feuilleté et mis dans la bibliothèque, seul un quart est lu ! L'acheteur devient collectionneur. Mais n'est-ce pas là une conséquence directe d'un système de sollicitation publicitaire qui fait du lecteur qui sommeille en chaque passant un être qui, consciemment ou non, est forcé dans ses retranchements, influencé dans ses choix. Les découvertes littéraires de chacun, ce qui détermine le choix d'un livre ce doit être le résultat d'un lent cheminement ponctué de révélations plus ou moins brusques, il se doit d'être pensé, réfléchi, attendu et provoqué individuellement et les sollicitations extérieures ne devraient intervenir qu'en filigrane et non en déterminantes.

Or, avec le livre de poche, est apparu un nouveau lecteur qui, face à une surabondance de titres, lance au hasard un choix qui ne le concerne pas ou si peu. Cette abondance ne lui permet pas d'organiser sa ligne littéraire devant le sur-nombre où tout est identique de l'extérieur, où tout l'invite à tenter une expérience, à prendre n'importe quelle direction.

Le problème se pose donc au niveau de l'édition et du lecteur. L'éditeur ne saurait être un industriel : le risque pris par les industriels dans leurs investissements ne saurait se comparer à l'aventure courue par l'éditeur, dans le domaine littéraire. Cependant, l'entreprise a l'incontestable côté positif du prix de revient du livre lui-même. Mais là encore, ne nous leurons pas et ne faisons pas le jeu des

industriels qui veulent faire croire à « une bataille pour la culture populaire », il ne s'agit pas de supprimer le conditionnement intellectuel et social dans lequel nous vivons en abaissant le prix d'un

## Le phénomène littéraire

NOUS allons examiner maintenant le phénomène du « Livre de poche » sous l'angle littéraire. Nous essayerons de voir, à travers les diverses collections et les titres qu'elles nous présentent, si le livre de poche est une réussite pour l'éducation des masses, car nous tenons pour acquis l'intérêt financier.

Nous étudions d'abord la collection qui donne son nom au phénomène dans les titres qu'elle affiche et dans ce qu'elle apporte de nouveau, puis nous passons à d'autres collections choisies parmi les plus influentes, pour terminer nous essayons de dégager le bon et le mauvais de ce genre de culture.

### La Collection : Livre de Poche.

Elle marche bien dès le départ, pourtant les titres premiers ne s'avancent pas trop, si ce n'est pas Dely, ce n'est tout de même pas le sommet de la littérature, mais d'honnêtes romans ; le tout premier, « Koenigsmark » est un roman d'aventure, et son auteur, Pierre Benoît, un sérieux académicien ; le deuxième se rattache au même genre, c'est un Cronin, « Les clés du royaume », une gentille bondieuserie ; cependant le troisième volume fait plus sérieux, c'est « Vol de nuit » de Saint-Exupéry. Nous constatons qu'avec ces premiers titres les responsables du mouvement tâtent le terrain, nous avons deux auteurs français qui ne s'engagent pas beaucoup, Saint-Exupéry et Pierre Benoît, mais qui sont d'excellents écrivains ; et nous trouvons dans la même tournée deux étrangers, Cronin et Windsor (Ambre), le premier touche les religieux et le second les midinettes. De cette première parution nous pouvons déduire une des dominantes de la collection : la valeur littéraire des textes, ce sont des romans, mais des romans bien écrits.

Le public réagit sûrement très bien et rapidement la collection s'oriente, le n° 7 est un Zola, « La bête humaine », puis nous trouvons « Les mains sales » de Sartre, n° 10 ; évidemment entre ces titres nous rencontrons Colette avec « L'Ingénu libertine » et la « Symphonie pastorale » de Gide. Mais la collection a trouvé sa voie, les responsables sont alors plus hardis, et des romans plus engagés paraissent : « Kaputt », de Malaparte.

Je sais bien qu'il faut rester circonspect face à certains auteurs, même nettement sur ses gardes, là je pense à Montherlant et surtout à Malraux qui, décollant avec allégresse de la gauche n'a pas manqué d'attirer où l'on sait. Mais nous rencontrons vite des écrivains un tantinet maudits, en n° 147, voilà Louis-Ferdinand Céline avec « Le Voyage au bout de la nuit », connaît-on un cri de révolte plus violent, même s'il se « fourvoie » de temps en temps, il a l'avantage de ne pas avoir dévié, et il apporte au peuple la puissance de sa colère ! Puis le Livre de poche édite Camus, et nous sentons là ce que devrait être la véritable vocation d'une collection populaire.

Nous ne manquons pas cependant de goûter à tous les rateliers, nous trouvons par exemple, dans la suite des titres, les œuvres de Cecil St-Laurent, ami de François Mauriac ; puis aussi Michel de Saint-Pierre, qui ne faisait pas encore partie du comité T.V., sans doute parce que celui-ci n'existait pas encore, de lui la collection nous donne « Les Aristocrates », « La Mer à boire », « Les murmures de Satan » ; Paul Claudel, si l'on veut bien le retirer des vieilles lunes, se présente au peuple avec « L'Annonce faite à Marie », puis la trilogie de « L'Otage », du « Pain dur », et du « Père humilié », soit la réaction à travers les âges et la glorification de la bourgeoisie ; Georges Bernanos, ancien Camelot du Roi, donne de sa magnifique écriture, qu'il serait de mauvaise foi de ne pas reconnaître, « Les grands cimetières sous la lune », ou nous le surprenons à attaquer Franco, nous trouvons aussi de lui « La Nouvelle histoire de Mouchette », un conte dur et âpre, mais conté avec un art superbe.

La direction tant espérée continue : voilà « 1984 » de Georges Orwell, « Nadja » de Breton, « Les chansons de Bilits » de Pierre Lotys, « Lolita » de W. Nabokov. Ce sont là des œuvres sinon méconnues, du moins mal connues, car inabordable dans les collections qui les abritent à l'origine, trop onéreuses.

livre, ce serait trop simple, et, les chiffres le prouvent, les classes touchées par le livre de poche ne sont pas encore celles qui souffrent le plus de ce conditionnement.

En faisant le tour des titres de cette collection il est intéressant de constater un fait important, les nombreuses traductions de valeur qu'elle nous offre.

Actuellement la collection du livre de poche n'est plus seule sur le marché, les autres trusts de l'édition lancent des collections qui s'y apparentent, voyons ce que nous offrent ces collections.

En premier lieu nous analysons la collection Idées. Le premier titre est un Camus, « Le Mythe de Sisyphe », plus tard nous aurons « L'Homme révolté », le deuxième titre est un Sartre, puis en vrac nous trouvons Jean Rostand voisinant avec Mounier et Simone Weil, Karl Marx avec Proust, Robbe-Grillet avec Léon Trotsky. La tendance générale paraît plus philosophique, et cette collection peut sembler n'intéresser que des universitaires, ce n'est pourtant pas le cas, à combien se sont vendus les manifestes du surréalisme, à combien s'est vendu le « Gai Savoir » ? Il suffit de constater les chiffres que donnent les statistiques.

Il faut noter dans cette collection, avec surprise, un très bon ouvrage de Daniel Guérin sur « L'Anarchisme ».

La collection 10/18 offre des œuvres plus variées : Philosophie, Histoire, Romans, Etdes.

A noter la réapparition de Boris Vian avec « L'Écume des jours » et « L'Automne à Pékin », jusque-là il n'était connu du grand public que par un livre considéré comme « érotique » qui se vendait sous le manteau, justice lui est rendue. Autre volume important à signaler dans cette collection, celui qui met face à face Karl Marx et Proudhon.

Collection moins importante qui gravite à l'ombre des premières nous trouvons Poche-Club, plus spécialement consacrée au fantastique, nous lui devons entre autres rééditions « Les chants de Maldoror » bien avant celle du livre de poche, et « Les amours jaunes » de Tristan Corbière qui avaient disparu depuis leur parution en 1873 et le magnifique « Gaspard de la nuit » d'Aloysius Bertrand.

Littérature de combat de tous les temps, Jean-François Revel, aux éditions Pauvert, nous offre « Libertés », avec des textes de Breton, Julien Gracq, Anatole France, etc., et surtout des textes de Bakouline, mais très curieusement préfacés par un marxiste, lequel d'ailleurs ne manque pas de l'attirer dans sa chapelle ; à ce sujet, quand donc cessera la vaste rigolade des préfaciers ?

Ensuite voici Archives, aux documents très divers, mais qui n'ont cesse parfois de nous captiver, choisis tant parmi l'histoire sociale du XIX<sup>e</sup> siècle (Ravachol et les anars) que dans l'actualité la plus récente, la révolution algérienne et le mouvement néo-fasciste qui a nom L.O.A.S.

N'oublions pas au passage Garnier-Flammarijon qui s'habille au goût du jour et nous donne du Proudhon.

Citons aussi les éditions Payot qui mettent les titres universitaires à portée de notre bourse.

Nous venons ainsi de faire rapidement un tour d'horizon de ce que nous offre le phénomène du livre de poche. Mais quel en est le résultat ?

Quelle que soit la façon de penser de chacun, savoir s'il est bon ou mauvais d'introduire la littérature dans le peuple, et si ce peuple lit ces ouvrages, le fait demeure, la possibilité de lire presque tout pour peu d'argent est un fait acquis. Il est intéressant de noter quand même une amélioration dans la façon de penser des gens, ils ne se contentent plus de Paris-Match et de M. Dassault, une manière de voir, d'aimer et de vivre apparaît, autre chose existe en dehors de la démagogie de M. Raymond Cartier et des propos béatifiants (les critiques littéraires) ineptes de M. Hervé Lauwick...

Il est réconfortant de savoir que 400 exemplaires de l'Histoire de l'Art parus en livre de poche, tournent constamment aux usines Renault, j'ai le faible de croire que cela n'est pas mauvais.

Evidemment nous aimerions trouver dans les diverses collections les œuvres de Stiner, Sébastien Faure et Kropotkine, Netchaïeff... ne désespérons pas, et alors, vraiment, ces livres de poches deviendront des collections populaires, c'est-à-dire Révolutionnaires.

# "LE BIEN ÊTRE"

« C'est à l'ennui qu'on reconnaît un homme ; c'est l'ennui qui différencie un homme d'un enfant. Ce qui distingue l'ennui des autres états affectifs, c'est son caractère de légitimité. »

Jacques RIGAULT.

Le Welfare State nous impose aujourd'hui, sous la forme de techniques de confort (mixer, conserves, Sarcelles et Mozart pour tous), les éléments d'une survie au maintien de laquelle le plus grand nombre des hommes n'a cessé et ne cesse de consacrer toute son énergie, s'interdisant du même coup de VIVRE.

Banalités de base,

Raoul VANEIGEM.

Internationale Situationniste n° 8.

Parmi les lieux communs, il est de coutume, pour les Français, d'admirer la Suède, pays du « socialisme » et de la « liberté » sexuelle.

Dans les pays industrialisés avancés la Suède a effectivement une bonne place, ceci par sa production de produits semi-finis (pâte à papier, production de 50 % des dix-sept pays européens O.E.C.E.), sa population peu élevée (vers les huit millions) la mettant à l'abri du chômage (1).

La Scandinavie et l'Ouest-Europe vont dans le sens de cet état de bien-être (2), caractérisé par la sécurité pour le travailleur, qui lui est octroyée de sa naissance à sa vieillesse (institutions d'assurances sociales). La disparition du paupérisme, le développement technique et la productivité croissant d'année en année en sont la loi habituelle. Cela donne comme résultat que tout ouvrier mange à sa faim et trouve du travail à des horaires qui se réduisent pratiquement à huit heures par jour maximum. La Suède possède aussi une autre caractéristique : son manque d'art ; à part le rayonnement de certains centres (Uppsala) et, dans une période antérieure, des pierres runiques, ces « barbares » ne possèdent rien. Ils n'adoptèrent le « bon goût » européen qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle (intervention dans la décoration du Palais-Royal de Stockholm des Bouchardon, Oudry, Boucher, etc.).

Ce qui peu expliquer l'adoption de tous les avant-gardismes bien avant d'autres pays et aussi cette séparation totale de l'art et du peuple (seul souvenir d'un art de folklore : le parc de Skansen). L'on peut dire dans le cas de l'urbanisme, que les Suédois peuvent construire sur un désert, ils n'ont pratiquement rien à respecter ou modifier.

Mais la base la plus solide de cette société est l'apparence : le nivellement social qui s'est manifesté à la suite de la constante augmentation du « standard » ouvrier et comme conséquence de la politique sociale, a contribué à effacer jusqu'à un certain degré les frontières économiques entre les diverses classes sociales. L'ouvrier au volant de sa voiture a le même aspect que le fonctionnaire au volant de la sienne. Il existe des différences économiques, bien sûr, mais elles ne sont plus provocantes ni alarmantes (13). En bref le mot révolution n'a plus tellement cours, phénomène accompagné de son inséparable reflet « l'adaptation de l'Eglise » : Citons un seul exemple : un pasteur de l'Eglise D'ETAT, bien connu, très ami de notre journal, a pu prendre la parole dans plusieurs meetings de 1<sup>er</sup> mai de la S.A.C., sans que ce fait provoque un quelconque étonnement (3). La course à la consommation et son « terrorisme » ont cours tous les jours : Les besoins grandissent toujours plus rapidement que les moyens de les satisfaire. Si la famille Svensson possède voiture, maison de campagne et télévision, la famille Petersson fera effort pour atteindre le même niveau ou le dépasser (3), émulation à la possession des objets et au prestige qui retombe sur leurs possesseurs.

Dans cet Etat, intelligemment dirigé, apparaît une autre forme de participation : la « gestion » : trois possibilités se présentent : une agriculture dirigée par l'Etat ; le retour aux grandes propriétés du Moyen Age ; ou les collectivités libres, dans l'esprit des principes anarcho-syndicalistes. Il est intéressant d'observer que l'Etat favorise la troisième de ces possibilités (3). Il est inutile de souligner la dernière phrase, l'Etat a compris qu'avec des méthodes plus souples (collectivités), la plus-value

s'accroît sans dommage puisque la base sociale (exploitation) est toujours présente.

Quant aux conflits sociaux, ils sont souvent limités. Parfois ils se déroulent avec l'appui des centrales et parfois sous la forme dite « sauvage ». Ce caractère très sporadique d'actes de non-concordance avec la société ou l'organisation, se retrouve parmi la jeunesse avec les fameux blousons noirs qui la contestent par l'expression la plus simple : la « sauvagerie ».

Laissons parler les faits : de nouvelles manifestations — toujours sans but — se sont déroulées pendant plusieurs jours à Stockholm, la police a arrêté 235 adolescents, et pour tenter de faire face à cette soudaine vague de colère, la ville de Stockholm a décidé d'ouvrir, dès la semaine prochaine, cinq nouveaux clubs pour ces jeunes déchainés. Ils se disent contre tout : les conventions, l'école, l'ordre établi, les parents.

Le mois dernier, à Stockholm, lors du congrès mondial contre la délinquance juvénile, le représentant de la Suède se félicitait de la réussite de « l'éducation suédoise ». Mais en trois nuits déjà, des centaines de vitrines ont volé en éclats, des passants ont été assaillis et insultés, la police a été submergée par ces milliers d'adolescents qui avaient envahi les principales artères de la capitale.

« Nous avons été très doux avec eux, déclare le directeur adjoint de la police, M. Rydbeck. Aucune provocation de notre part (4). Nous avons attendu d'être attaqués, et nous l'étions de partout. Mais que faire contre des enfants. On n'ose pas être brutal, car 20 % d'entre eux avaient moins de 14 ans. Les plus violents et toujours en première ligne, étaient des filles de 10 et 11 ans. La majorité a moins de 15 ans. »

Ce ne sont plus des manifestations politiques, comme il y en a une par semaine en Suède contre des pays étrangers dont la politique internationale ne plaît pas aux Suédois. Ce sont les manifestations d'une jeunesse indifférente (5).

Ces manifestations — sans but — sont, tout de même, la revendication primaire (radicale), d'un nouvel emploi de la vie (les jeux), conçue en dehors de la famille ou du travail, nouvel emploi qui n'a pas reçu de réponse.

Tous les « Pères » : prêtres, sociologues, éducateurs et policiers, ne peuvent que proposer leur intégration dans la banalité générale et rien de plus. Le : vous verrez quand vous serez plus grands, étant leur seule justification. Dans ces conditions, jeunes gens, plus tard, vous pourrez faire votre « trou » dans la vie, ou une tranchée, au choix, qui pourra vous servir de caveau familial.

Parodiant Stirner, nous dirons : « J'ai basé ma cause sur le désespoir. »

Guy ANTOINE.

(1) Et voici, dans le cadre de la protection du travail national, un nouveau fait qui est significatif : aucun étudiant étranger n'aura le droit de travailler en Suède sans être en possession d'un permis de travail, même pour laver la vaisselle. C'était le moyen que beaucoup de Français avaient trouvé pour passer des vacances rémunérées en Suède (« France-Soir », 31 mars 1966.)

(2) Welfare state, Wohlfahrtsstaat, Sociedad de bienestar.

(3) Evert Arvidsson : Le syndicalisme libertaire et le « Welfare State ». S.A.C. : Sveriges Arbetares Centralorganisation.

(4) La police ferait-elle des provocations ? peut-être contre les manifestants politiques (des adultes) qui eux, au moins, ont peur de la police.

(5) D'après « France-Soir », 7 septembre 1965.

## DEMAIN L'AMÉRIQUE LATINE

### 2. LA RÉVOLUTION EN MARCHÉ

Le mois dernier, nous avons montré que, la voie réformiste étant sans issue, les conditions économique-politiques faisaient de la révolution une nécessité. Mais cette révolution, quel terrain va-t-elle trouver pour naître et se développer, et quelles voies devra-t-elle emprunter ? L'extrême diversité des vingt pays qui composent l'A.L. empêche toute systématisation : pour ne prendre qu'un exemple, comment la guerre de guérilla, si efficace au Pérou, pourrait-elle se développer dans un pays comme l'Uruguay, en l'absence de tout relief montagneux ? Aussi chaque peuple devra-t-il adapter ses luttes à une réalité originale, en dehors de tout schéma préfabriqué.

#### UNE OPTION FONDAMENTALE

Un grand débat tactique, plus qu'idéologique, explique le discrédit total qui est le lot des communistes dans tout le continent : le clivage entre les forces révolutionnaires et les P.C. réformistes s'est fait très tôt sur le problème de l'acceptation ou du refus de la lutte armée. La politique d'aménagement à l'intérieur de la légalité bourgeoise, des partis liés à la bureaucratie russe devait fatalement les conduire à s'opposer aux guérillas populaires : la coexistence pacifique entre blocs entraîne nécessairement la collaboration de classe à l'intérieur d'un même pays. A ces motivations peu glorieuses, il faut ajouter l'application systématique des schémas marxistes (rôle dirigeant de la classe ouvrière) rendus caduques, comme l'a bien montré Frantz Fanon, par l'apparition des masses paysannes sur la scène révolutionnaire. Les P.C. tentent de justifier leur apathie en répondant une thèse selon laquelle les contradictions entre la bourgeoisie nationale et le capitalisme international devraient favoriser une union avec les éléments libéraux de la bourgeoisie. En réalité, ces contradictions ne sont qu'apparentes : l'oligarchie est surtout terrienne et n'est donc pas concurrencée par les compagnies étrangères ; de toute manière les industriels profitent directement du sous-développement du pays, qui leur

procure une main-d'œuvre à bon marché. Et s'il est vrai que le pillage légal (en Colombie, même le gouvernement ignore quelle quantité de platine est exportée annuellement par les Américains) ou illégal (la récente découverte d'un gigantesque trafic d'uranium au Brésil en fait foi) exaspère parfois certains éléments de la classe dirigeante, ce serait folie d'imaginer que leurs intérêts puissent être liés à ceux du peuple, eux dont la seule ambition est de perpétuer l'exploitation à leur propre compte.

L'Europe est loin, et la trahison par les pays dits « soviétiques » de l'idéal communiste n'y est pas ressentie avec autant de force qu'ici. Mais, pour être différemment motivée, l'opposition des éléments les plus conscients aux bureaucrates des P.C. n'en est pas moins profonde et sincère.

#### LES HÉRITIERS DE TUPAC AMARU

D'ores et déjà la lutte armée est déclenchée dans quatre pays : Venezuela, Colombie, Guatemala, Pérou : quatre expériences différentes qui toutes se heurtent aux manœuvres communistes.

En 1962, la guérilla naissait au Venezuela, pays clé de l'A.L. puisqu'à lui seul il reçoit 60 % des investissements engagés par les U.S.A. sur le

## CLASSIQUES DE L'ANARCHISME

### LA COMMUNE DE PARIS ET LA NOTION DE L'ÉTAT

Je suis un partisan de la Commune de Paris qui, pour avoir été massacrée, étouffée dans le sang par les bourreaux de la réaction monarchique et cléricale, n'en est devenue que plus vivace, plus puissante dans l'imaginaire et dans le cœur du prolétariat de l'Europe ; j'en suis le partisan surtout parce qu'elle a été une négation audacieuse, bien prononcée de l'Etat.

C'est un fait historique immense que cette négation de l'Etat se soit manifestée précisément en France, qui a été jusqu'ici par excellence le pays de la centralisation politique, et que ce soit précisément Paris, la tête et le créateur historique de cette grande civilisation française, qui en ait pris l'initiative. Paris se découronnant et proclamant avec enthousiasme sa propre déchéance pour donner la liberté et la vie à la France, à l'Europe, au monde entier ; Paris affirmant de nouveau sa puissance historique d'initiative en montrant à tous les peuples esclaves (et quelles sont les masses populaires qui ne soient point esclaves ?) l'unique voie d'émancipation et de salut ; Paris portant un coup mortel aux traditions politiques du radicalisme bourgeois et donnant une base réelle au socialisme révolutionnaire de toute la gent réactionnaire de la France et de l'Europe ! Paris s'ensevelissant dans ses ruines pour donner un solennel démenti à la réaction triomphante ; sauvant par son désastre l'honneur et l'avenir de la France, et prouvant à l'humanité consolée que si la vie, l'intelligence, la puissance morale se sont retirées des classes supérieures, elles se sont conservées énergiques et pleines d'avenir dans le prolétariat ! Paris inaugurant l'ère nouvelle, celle de l'émancipation définitive et complète des masses populaires et de leur solidarité désormais toute réelle, à travers et malgré les frontières des Etats ; Paris tuant le patriotisme et fondant sur ses ruines la religion de l'humanité ; Paris se proclamant humanitaire et athée, et remplaçant les fictions divines par les grandes réalités de la vie sociale et la foi dans la science,

continent : s'il est un pays que les Américains ne peuvent pas se permettre de perdre, c'est bien celui-là. Cette situation place ainsi la guérilla vénézuélienne à l'avant-garde du front anti-impérialiste. Le F.L.N. (Front de Libération Nationale) regroupe le M.I.R. (Mouvement de la Gauche Révolutionnaire), les F.A.L.N. (Forces Armées de Libération Nationale) gauchisantes, et le P.C. qui n'a de cesse de réclamer un retour à la légalité... c'est-à-dire la mort de la guérilla ! Parallèlement à l'action entreprise dans les campagnes, des commandos exécutent à Caracas même, des actions de représailles contre la police : attentats préparés avec soin, très efficaces, et n'ayant rien de commun avec le terrorisme parfois aveugle du F.L.N. algérien.

La Colombie est le théâtre de la plus ancienne guérilla du continent, puisqu'elle date du lendemain de la guerre civile entre libéraux et conservateurs (1948-1953). La mainmise du P.C. sur les organisations paysannes a abouti à cette aberration que l'on a appelée les « zones d'autodéfense paysanne » : la politique du P.C. est de « tenir » éternellement quelques zones inexpugnables : Marquetalia, El Pato, Guayabero, Rio-Chiquito, Sumapaz. Il est manifeste que les communistes ne veulent à aucun prix l'extension de la guérilla, ce qui s'explique aisément lorsqu'on sait qu'ils conservent — au prix de quels marchandages ! — son existence légale, ne reculant même pas devant la participation aux dernières élections : il espère bien pouvoir troquer un jour ou l'autre la liquidation des républiques indépendantes contre son entrée dans un gouvernement libéral. Que la guérilla se développe et échappe à son contrôle, voilà tous ses beaux rêves partis en fumée ! Il est à ce propos extrêmement intéressant de noter qu'un nouveau front vient d'être créé dans le Santander par de jeunes éléments non communistes ralliés autour du M.O.P.E.C. (Mouvement Ouvrier, Paysan et Etudiant de Colombie), dont les objectifs sont analogues à ceux du M.I.R.

Au Guatemala, après l'échec d'une première tentative deux ans plus tôt, la guérilla prenait un départ sérieux en 1964, mais l'influence sur les Indiens mayas reste encore très faible. Quelques coups de main audacieux ont été réussis l'an dernier à Lima : en décembre, un magistrat chargé d'enquêter sur les mouvements révolutionnaires était abattu d'une rafale de

mitraillette ; à la même époque trois hommes déguisés en curés s'emparaient de la radio gouvernementale et parvenaient à lancer sur les ondes des appels à la lutte armée. Certaines influences (présence de nombreux réfugiés espagnols, souvenir de la révolte agraire de Zapata) contribuent à faire du Guatemala un terrain propice aux controverses idéologiques : signalons l'existence de maquis trotskystes autonomes créés par le Mouvement du 13 novembre de Yon Sosa, sur lequel le P.C. déverse des torrents d'injures.

Le cas du Pérou, pour être plus récent n'en est pas moins intéressant : les trois foyers d'insurrection créés simultanément par le M.I.R. (1) en juin 1965 trouvent un terrain particulièrement favorable : des quatre « pays combattants », c'est le seul où les paysans se sentent vraiment solidaires des guérilleros ; en 1964, les Indiens manifestaient déjà par milliers, et il fallut les consignes de non-violence lancées par le leader réformiste Hugo Blanco pour désamorcer un mouvement authentiquement révolutionnaire. Cette erreur semble avoir porté ses fruits, et actuellement les maquis se multiplient, portant tous des noms indiens : Pachacutec, Pamacahua, Tupac Amaru (le Spartacus indien, héros légendaire d'une révolte contre les Espagnols). L'assise populaire de ces mouvements (« Le Monde » parle de spontanéité des masses) rend très difficiles les habituelles manœuvres du P.C. : aussi envisage-t-il très sérieusement de créer ses propres maquis.

Pas un seul pays d'A.L. n'échappe à la vague révolutionnaire, quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifeste : grandes grèves en Bolivie (2), au Chili, et en Uruguay ; manifestations d'étudiants en Argentine, en Equateur et à Panama ; ligues paysannes qui s'emparent des terres dans le sud de Costa Rica ; quelques maquis existaient en outre au Mexique et en Equateur. La conscience révolutionnaire se développe chaque jour davantage chez les exploités : même si elle n'est pas encore exprimée, la colère du peuple peut éclater à n'importe quel moment. Les événements de l'an dernier à Saint-Domingue sont à cet égard très significatifs : l'absence de P.C. et de guérillas n'a pas empêché, un soir de colère, les masses populaires de tenter de prendre entre leurs mains leur propre destinée. C'est du Brésil qu'il faut maintenant attendre que parte

le prochain soulèvement : le grand silence qui règne depuis le coup d'Etat militaire de 1964, et qui n'est pas sans rappeler la « Paix Espagnole », ne doit pas nous faire oublier les ligues paysannes de Francisco Juliao et cette affirmation de J. de Castro : « le nord-est du Brésil est la zone la plus explosive du monde, mais il lui manque un détonateur ».

## STALINE PAS MORT

Lors de la conférence qui s'est tenue à La Havane au début de cette année, on a assisté à un ralliement spectaculaire de tous les P.C. à la guérilla. Ainsi le P.C. chilien qui était parmi les plus électoralistes du continent n'a pas craint de parler de « l'éventualité de la lutte insurrectionnelle au Chili ». Il faudrait être bien naïf pour croire que les communistes aient entamé là un virage idéologique ; en réalité quelque peu affolés par leur baisse de popularité ils ont voulu tenter de redorer un peu leur blason : la peur d'être débordés par l'ampleur des guérillas, la pression des jeunes, qui devant leur immobilisme, ont tendance à rejoindre d'autres mouvements, ainsi qu'un désir de noyautage, sont à l'origine de ce changement opportuniste. En même temps, et contradictoirement affirmeront les imbéciles, Castro se ralliait aux thèses russes sur la coexistence pacifique, se brouillait avec Pékin, et faisait de fracassantes déclarations contre les trotskystes. Qui ne voit que ces deux tendances, loin d'être antinomiques, se rejoignent et se complètent ? Castro, en renforçant son influence à l'intérieur des guérillas, compte empêcher leur extension incontrôlée, de façon à en faire un élément de marchandage avec les Etats-Unis. Une fois de plus, le sort de plusieurs peuples est subordonné aux intérêts supérieurs d'un pays « socialiste » : le nouveau Staline des Caraïbes, après avoir enterré la révolution à Cuba, apparaît maintenant comme le fossoyeur de la révolution dans toute l'A.L.

## QUELLE RÉVOLUTION ?

Il n'est pas possible aux anarchistes de rester indifférents devant cet éveil d'un continent : il nous faut comprendre que, face à la misère et à la surexploitation, Cuba peut apparaître comme le seul pays latino-américain à se dresser contre l'impérialisme

des U.S.A. ; ce qui explique que des militants révolutionnaires sincères se laissent duper par le mirage cubain et ne puissent analyser correctement la situation à Cuba (bureaucratie, totalitarisme, culte de la personnalité, puritanisme envahissant...). Que dans ces conditions les P.C. n'aient que peu d'audience prouve que cet attrait reste relatif, et l'idéologie assez floue. La situation actuelle ira d'ailleurs en se clarifiant : la confusion entretenue par l'intelligentsia marxiste apparaîtra de plus en plus clairement, à la lumière des récentes prises de position de Castro. Il est ainsi facile de prévoir, parallèlement à la généralisation de toutes les formes de lutte, une désaffection de plus en plus marquée à l'égard du fidélisme ; la poussée révolutionnaire des masses paysannes, suivant l'exemple des Indiens des hautes terres andines, ne pourra qu'engager plus avant la lutte dans une voie originale, en dehors de la tutelle marxiste. Dans ces conditions, les anarchistes ont le devoir de participer au combat populaire, « et cela à deux niveaux, celui de l'exemple que nous pouvons apporter par notre détermination et celui de la critique active de toutes les manœuvres bureaucratiques ou réformistes » (3). A plus longue échéance, il leur appartient de construire le mouvement influent qui apportera le complément indispensable à la spontanéité des masses : l'idéologie libertaire. Toutefois il ne faut pas se dissimuler que le principal problème reste celui de la construction du socialisme dans un seul pays, problème particulièrement aigu lorsqu'il s'agit de pays de monocultures, incapables de vivre en autarcie. Aussi l'internationalisme, loin de n'être qu'un beau principe moral, est-il plus que jamais une nécessité absolue, aussi bien dans la phase de lutte qu'en période post-révolutionnaire.

Yves DELAPORTE.

(1) Mouvement identique au MIR vénézuélien, caractérisé selon la revue « Partisans » par « sa confiance dans l'éveil des masses et dans le rôle des villages, et sa méfiance à l'égard de la bourgeoisie locale ».

(2) On peut remarquer à ce propos que la conscience politique des Indiens n'est pas si faible qu'on se plaît souvent à le dire, puisque les 2 pays où ils sont les plus nombreux (Bolivie : 63 % ; Pérou : 47 % de la population) sont parmi les plus combattifs du continent. Encore une légende qui s'en va...

(3) Tomas : L'Anarchisme et la Révolution (ML n° 120).

les mensonges et les iniquités de la morale religieuse, politique et juridique par les principes de la liberté, de la justice, de l'égalité et de la fraternité, ces fondements éternels de toute morale humaine ! Paris héroïque, rationnel et croyant, confirmant sa foi éternelle dans les destinées de l'humanité par sa chute glorieuse, par sa mort et la légua à beaucoup plus énergique et vivante aux générations à venir ! Paris noyé dans le sang de ses enfants les plus généreux, c'est l'humanité crucifiée par la réaction internationale et coalisée de l'Europe, sous l'inspiration immédiate de toutes les églises chrétiennes et du grand prêtre de l'iniquité, le pape ; mais la prochaine révolution internationale et solidaire des peuples sera la résurrection de Paris.

Tel est le vrai sens, et telles sont les conséquences bienfaisantes et immenses des deux mois d'existence et de la chute à jamais mémorable de la Commune de Paris.

La Commune de Paris a duré trop peu de temps, et elle a été empêchée dans son développement intérieur par la lutte mortelle qu'elle a dû soutenir contre la réaction de Versailles, pour qu'elle ait pu, je ne dis pas même appliquer mais, élaborer théoriquement son programme socialiste.

Je sais que beaucoup de socialistes très conséquents dans leur théorie, reprochent à nos amis de Paris de ne s'être pas montrés suffisamment socialistes dans leur pratique révolutionnaire, tandis que tous les aboyeurs de la presse bourgeoise les accusent au contraire de n'avoir suivi que trop fidèlement le programme du socialisme. Laissons les ignobles dénonciateurs de cette presse, pour le moment, de côté ! Je ferai observer aux théoriciens sévères de l'émancipation du prolétariat qu'ils sont injustes envers nos frères de Paris, car, entre les théories les plus justes et leur mise en pratique, il y a une distance immense qu'on ne franchit pas en quelques jours. Quiconque a eu le bonheur de connaître Varlin, par exemple, pour ne nommer que celui dont la mort est certaine, sait combien en lui et en ses amis, les convictions socialistes ont été passionnées, réfléchies et profondes. C'étaient des hommes dont le zèle ardent, le dévouement et la bonne foi n'ont jamais pu être mis en doute par aucun de ceux qui les ont approchés. Mais précisément parce qu'ils étaient des hommes de bonne foi, ils étaient pleins de défiance en eux-mêmes en présence de l'œuvre immense à laquelle ils avaient voué leur pensée et leur vie : ils se comptaient pour si peu ! Ils avaient d'ailleurs cette conviction que dans la Révolution sociale, diamétralement opposée, dans ceci comme dans tout le reste, à la Révolution politique, l'action des individus était presque nulle et l'action

spontanée des masses devait être tout. Tout ce que les individus peuvent faire, c'est élaborer, éclaircir et propager les idées correspondantes à l'instinct populaire, et, de plus, c'est contribuer par leurs efforts incessants à l'organisation révolutionnaire de la puissance naturelle des masses, mais rien au-delà ; et tout le reste ne doit et ne peut se faire que par le peuple lui-même. Autrement on aboutirait à la dictature politique, c'est-à-dire à la reconstitution de l'Etat, des privilèges, des inégalités, de toutes les oppressions de l'Etat, et on arriverait, par une voie détournée mais logique, au rétablissement de l'esclavage politique, social, économique des masses populaires.

Varlin et tous ses amis, comme tous les socialistes sincères, et en général comme tous les travailleurs nés et élevés dans le peuple, partageaient au plus haut degré cette prévention parfaitement légitime contre l'initiative continue des mêmes individus, contre la domination exercée par des individualités supérieures : et comme ils étaient justes avant tout, ils tournaient aussi bien cette prévoyance, cette défiance contre eux-mêmes que contre toutes les autres personnes.

Contrairement à cette pensée des communistes autoritaires, selon moi tout à fait erronée, qu'une Révolution sociale peut être décrétée et organisée, soit par une dictature, soit par une assemblée constituante issue d'une révolution politique, nos amis les socialistes de Paris, ont pensé qu'elle ne pouvait être faite ni amenée à son plein développement que par l'action spontanée et continue des masses, des groupes et des associations populaires.

Il est évident que la liberté ne sera rendue au monde humain, et que les intérêts réels de la Société, de tous les groupes, de toutes les organisations locales ainsi que de tous les individus qui forment la société ne pourront trouver de satisfaction réelle que quand il n'y aura plus d'Etat. Il est évident que tous les intérêts soi-disant généraux de la société que l'Etat est censé représenter et qui en réalité ne sont autre chose que la négation générale et constante des intérêts positifs des régions, des communes, des associations et du plus grand nombre des individus assujettis à l'Etat, constituent une abstraction, une fiction, un mensonge et que l'Etat est comme une vaste boucherie et comme un immense cimetière où, à l'ombre et sous le prétexte de cette abstraction, viennent généreusement, béatement se laisser immoler et ensevelir toutes les aspirations réelles, toutes les forces vives d'un pays ; et comme aucune abstraction n'existe jamais par elle-même ni pour elle-même, comme elle n'a ni jambes pour marcher, ni bras pour créer, ni estomac pour digérer, cette masse de victimes qu'on lui donne à dévorer, il est clair qu'aussi bien que l'abstraction religieuse ou céleste, Dieu, représente en réalité les

intérêts très positifs, très réels d'une caste privilégiée, le clergé — son complément terrestre, l'abstraction politique, l'Etat, représente les intérêts non moins positifs et réels de la classe aujourd'hui principalement sinon exclusivement exploitante et qui d'ailleurs tend à englober toutes les autres, la bourgeoisie. Et comme le clergé s'est toujours divisé et aujourd'hui tend à se diviser encore plus en une minorité très puissante et très riche et une majorité très subordonnée et passablement misérable, de même la bourgeoisie et ses diverses organisations sociales et politiques dans l'industrie, dans l'agriculture, dans la banque et dans le commerce, aussi bien que dans tous les fonctionnements administratifs, financiers, judiciaires, universitaires, policiers et militaires de l'Etat, tend à se souder chaque jour davantage en une oligarchie réellement dominante et une masse innombrable de créatures plus ou moins vaniteuses et plus ou moins déchues qui vivent dans une perpétuelle illusion, repoussées inévitablement et toujours davantage dans le prolétariat par une force irrésistible, celle du développement économique actuel, et réduites à servir d'instruments aveugles à cette oligarchie toute-puissante.

L'abolition de l'Eglise et de l'Etat doit être la condition première et indispensable de l'affranchissement réel de la société ; après quoi seulement elle peut et doit s'organiser d'une autre manière, mais non pas de haut en bas et d'après un plan idéal, rêvé par quelques sages ou savants, ou bien à force de décrets lancés par quelque force dictatoriale ou même par une assemblée nationale, élue par le suffrage universel. Un tel système, comme je l'ai déjà dit, mènerait inévitablement à la création d'un nouvel Etat, et conséquemment à la formation d'une aristocratie gouvernementale, c'est-à-dire, d'une classe entière de gens, n'ayant rien de commun avec la masse du peuple et, certes cette classe recommencerait à l'exploiter et à l'assujettir sous prétexte de bonheur commun ou pour sauver l'Etat.

La future organisation sociale doit être faite seulement de bas en haut, par la libre association ou fédération des travailleurs, dans les associations d'abord, puis dans les communes, dans les régions, dans les nations et, finalement, dans une grande fédération internationale et universelle. C'est alors que se réalisera le vrai et vivifiant ordre de la liberté et du bonheur général, cet ordre, qui loin de renier affirme au contraire et met d'accord les intérêts des individus et de la société.

Michel BAKOUNINE.

(Extraits de « Ni Dieu ni Maître ». Anthologie des textes anarchistes, par Daniel Guérin, 44 F. En vente à notre librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris-11<sup>e</sup>).

**EUROPE**

**ESPAGNE**

Nous sommes heureux de pouvoir communiquer à nos lecteurs les documents que nous a fait parvenir la F.I.J.L. (Fédération Ibérique des Jeunes Libertaires).

« La F.I.J.L. se doit de diffuser très largement le communiqué transmis le 5 avril depuis Madrid, par l'Agence France-Presse :

« Madrid, 5 avril (A.F.P.). — Le Mouvement Libertaire espagnol a condamné énergiquement les négociations que certains anciens dirigeants anarcho-sindicalistes ont mené avec les dirigeants des syndicats gouvernementaux.

Luis A. Edo, secrétaire de la Fédération locale de Paris de la C.N.T., qui entra clandestinement en Espagne a donné aujourd'hui une conférence de presse durant laquelle il lut une déclaration du Mouvement Libertaire.

Celle-ci repousse toute sorte de collaboration avec les institutions du régime actuel et avec « ceux qui prétendent prolonger son agonie ». Le Mouvement Libertaire « ne reconnaît pas et désapprouve les gestions qu'un groupe d'ex-militants de l'organisation syndicale C.N.T. a réalisé avec les dirigeants des syndicats officiels en vue d'une possible incorporation dans leur sein afin de leur donner une caution démocratique ».

On se souvient que plusieurs dirigeants importants de la C.N.T. eurent de longues conversations secrètes l'an dernier à Madrid avec les chefs de l'organisation syndicale gouvernementale. A la fin des dites conversations ils signèrent un accord pour : « renforcer l'efficacité de l'organisation syndicale gouvernementale et éviter les luttes antérieures ».

Luis A. Edo déclara durant sa conférence de presse et au nom du Mouvement Libertaire que « les oligarchies commencent à prendre conscience du fait que le régime est incapable de survivre à la mort de Franco ». Il souligna que le régime prétendait « étouffer le mécontentement populaire en créant des organisations qui présentent l'apparence trompeuse d'une démocratisation » et que « à ce travail d'asservissement se prêtent divers groupes de personnalité qui ont milité antérieurement dans l'opposition et qui servent de justification au régime pour qu'il puisse développer sa phase de soldisant libération ».

Finalement, Edo ajouta qu'il avait essayé d'avoir une réunion avec les anciens dirigeants anarcho-sindicalistes, afin de « les obliger à renoncer à leur collaboration avec les syndicats phalangistes ». Mais, une fois arrivé au lieu du rendez-vous, il put observer qu'il s'y trouvait « un nombre de personnes supérieur à celui qui était convenu, et qu'elles étaient placées de façon stratégique ». En conséquence, Edo considéra ces essais de contacts comme terminés, bien qu'il se propose de demeurer en Espagne pour avoir des entrevues avec les militants dans la clandestinité. »

A.F.P.

La F.I.J.L. a reçu d'Espagne la déclaration que vous pouvez lire plus bas présentée à la dite conférence de presse.

Face aux faits mentionnés, il est utile de préciser que :

1° La F.I.J.L. n'a cessé de dénoncer les successives manœuvres confusionnistes et capitulardes de groupes de l'opposition dans la péninsule, ainsi que l'immobilisme dogmatique et inhibiteur imposé au sein des groupes exilés.

Ces deux attitudes défaitistes entraînent, grâce à la confusion qu'elles provoquent au sein de l'opposition classique, la désorientation et le sabotage de la volonté de lutte qui se manifeste dans la nouvelle génération et l'inexistence d'un plan de lutte efficace contre le régime régnant.

2° La F.I.J.L. se solidarise avec la déclaration faite le 5 avril à Madrid par le militant Luis A. Edo, secrétaire de la Fédération Locale de Paris.

3° La F.I.J.L. qui a fait l'expérience cruelle de la répression brutale de la dictature, affirme une fois de plus sa détermination de lutter aux côtés de tous les authentiques opposants au fascisme, pour la disparition définitive du système franquiste et de ses succédanés.

4° La F.I.J.L. face au déviationnisme et au défaitisme immobiliste déclare que l'unique dialogue avec les représentants de la dictature est l'action directe révolutionnaire.

**La Commission des Relations.**

MADRID, 5 avril.

**DECLARATION (extraits)**

Vingt-sept années se sont écoulées depuis l'avènement de la dictature franquiste et la disparition de toutes les libertés pour notre peuple.

... Le prolongement de la dictature a créé un climat d'instabilité sociale qui ouvre un abîme insurmontable entre les gouvernants et le peuple.

Ce dernier a dû contenir son mécontentement au plus profond de lui-même. Aujourd'hui ce mécontentement constitue un potentiel révolutionnaire explosif et incontrôlable. Cela explique la hâte mise à l'encadrer dans des organisations qui, alléchées par le rêve d'une chimérique démocratisation, puissent servir à domestiquer sans mettre en danger les nouvelles structures de la société espagnole dont le néo-capitalisme a nécessairement besoin pour assurer sa consolidation et son expansion...

Cependant la réalité demeure.

On n'a rendu au peuple espagnol aucune des libertés confisquées par la dictature.

Le peuple espagnol ne peut s'exprimer avec la moindre liberté, ne peut s'associer librement, ne peut manifester son mécontentement pour quoi que ce soit sans risquer la prison.

La libéralisation est une comédie dénoncée même par les secteurs les plus conservateurs de l'opposition.

Il y a encore dans les prisons une infinité de prisonniers politiques condamnés à des peines monstrueuses...

Face à cette situation on ne trouve que des promesses, des mots vides et une répression policière pour prolonger la vie du régime totalitaire.

Ceux qui détiennent le pouvoir sont disposés à empêcher par toutes les manœuvres que le peuple puisse recouvrer l'usage de ses droits.

Le mouvement libertaire espagnol dénonce cette situation et déclare :

1° Les militants libertaires regrettent toute sorte de collusion avec les représentants du régime et avec tous ceux qui contribuent à prolonger son agonie.

2° Les militants libertaires ne reconnaissent pas et désapprouvent les gestions qu'un groupe d'ex-militants de notre organisation syndicale (C.N.T.) a réalisées avec les dirigeants du syndicat officiel, en vue de s'y incorporer pour lui servir de caution démocratique.

3° Les militants libertaires affirment, une fois de plus leur confiance et leur lutte pour un syndicalisme libre de toute tutelle étatique et politique, a fortiori si celle-ci provient du régime franquiste, en dépit de ses appels du pied et de ses offres de dernière heure.

4° Les militants libertaires réaffirment avec force leur volonté de continuer la lutte contre la dictature auprès de tout secteur de l'antifranquisme qui veuille lutter pour conquérir une authentique liberté populaire. Ils considèrent de plus que le moment est venu de consolider une unité effective, par la base, entre ces secteurs, pour en finir avec toutes les tentatives de survie et de continuité du régime.

5° Les militants libertaires manifestent leur volonté de suivre la voie de l'action directe, comme le font les nouvelles générations à travers les grèves, les manifestations, occupations d'universités, etc., en secouant l'immobilisme que les valets du régime et les « fatigués de l'opposition » veulent imposer pour empêcher le débordement populaire.

Le mouvement libertaire espagnol, conscient de la situation que nous traversons et des aspirations des nouvelles générations qui, peu à peu créent la force révolutionnaire qui balayera le fascisme espagnol, proclamant comme objectif immédiat et indispensable : la chute de la dictature.

MADRID, 5 avril 1966.

**Solidarité**

**avec les travailleurs espagnols**

Ajoutons que la Fédération Ibérique de Jeunes Libertaires (F.I.J.L.) a édité un manifeste où on peut lire :

La lutte contre le fascisme en Espagne est une étape décisive pour la cause de la liberté et de la révolution dans le monde.

La F.I.J.L. fidèle à ses principes et à son passé de lutte réaffirme sa position de combat révolutionnaire face à la stratégie actuelle des forces réactionnaires espagnoles qui tendent, par de superficiels changements de structures, à assurer la permanence de leurs privilèges sur le peuple.

La F.I.J.L. se déclare prête à unir ses efforts à ceux de tous les mouvements jeunes qui adoptent comme buts : LA DESTRUCTION DE LA DICTATURE ET LA TRANSFORMATION REVOLUTIONNAIRE DE LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE.

**Rencontre européenne**

Le 15 et 16 avril a eu lieu à Paris la rencontre européenne de jeunes anarchistes qui avait été envisagée en novembre 65 par de jeunes camarades espagnols français et italiens lors du congrès de la F.A.I. à Carrare.

Cette rencontre européenne qui a réuni des délégués des jeunes des différentes organisations anarchistes de Suède, Hollande, Angleterre, Belgique, France, Italie et Espagne, s'est révélée extrêmement fructueuse.

L'ordre du jour qui avait été établi à partir des différentes propositions des divers groupes participants, a pu être entièrement épuisé durant les deux jours de discussion, ce qui a permis d'envisager la coordination d'études et d'actions qui se dérouleront au cours de l'année.

Il a été créé un collectif dans chacune des zones linguistiques ayant pour rôle de centraliser les textes émanant des différents groupes et de publier dans chaque langue un bulletin de liaison européen qui contiendra les études sur les sujets convenus à la rencontre et coordonner à nos actions communes.

Un compte rendu détaillé des débats et des décisions prises sera diffusé prochainement dans les groupes.

Nous pensons que cette première rencontre présage dans un proche avenir d'une liaison plus étroite sur le plan européen, qui permettra au mouvement anarchiste de réaliser une plus grande unité théorique et tactique.

Nous espérons que tous les jeunes anarchistes français travailleront dans ce sens.

Le lundi 28 mars l'U.N.E.F. et la C.U.D.E. ont organisé un meeting pour le soutien aux étudiants espagnols. Nos camarades de la Liaison des étudiants anarchistes ont distribué le tract suivant qui résume parfaitement notre opinion.

Soutien aux étudiants espagnols.  
Le combat que mènent nos camarades étudiants espagnols depuis quelque trois ans, le soutien que nous voulons leur apporter, posent de plus en plus le problème de leurs perspectives.

Perspectives diversement envisagées. Certains, trop peut-être croient en la libéralisation du régime. Ils ont essentiellement les trois mots d'ordre suivants :

— Liberté de presse ? Oui, mais que signifie-t-elle alors que les journaux restent aux mains des grands trusts ?

— Liberté syndicale ? Oui, mais que sera la liberté syndicale accordée seulement aux syndicats « corrects », agréés par l'ambassade U.S. ?

— Amnistie des détenus politiques ? Oui, mais pas pour les voir remis en prison, puisque les causes profondes de leur combat n'auront pas été supprimées.

La lutte des étudiants espagnols ne peut être réelle que si elle rejoint celle de tous les travailleurs ; ce sont ces derniers qui vont faire les frais de la modernisation économique pour les plus grands bénéficiaires du capitalisme international. A l'heure actuelle, la seule arme efficace est un syndicat révolutionnaire.

Le réformisme ne paie pas.

**HOLLANDE**

Nos camarades hollandais dont la presse et la radio relatent fréquemment les actions nous communiquent les documents suivants :

**APPEL AU PROVOTARIAT**

**INTERNATIONAL**

**QUEST LE PROLETARIAT ?**

Tous les provos, beatniks, pleiners, nozems, teddy-boys, rocks, blousons noirs, hooligans, mangupi, étudiants, artistes, sociaux, anarchistes, anti-bombes...

Ceux qui ne désirent pas faire carrière, qui mènent une vie irrégulière. Ceux des jungles asphaltées de Lon-

dres, Paris, Amsterdam, New York, Moscou, Tokio, Berlin, Milan, Varsovie, ceux qui se sentent inadaptes à cette société.

Le provotariat est le dernier facteur de révolte dans nos pays « développés ». Le Proletariat s'est assujéti à ses chefs politiques. A son poste de TV. Il s'est amalgamé à sa vieille ennemie la bourgeoisie, et constitue avec elle, une immense masse grise.

Dans nos pays, la nouvelle opposition de classe est le provotariat contre cette masse.

Mais le provotariat n'est pas une classe, sa composition est trop hétérogène pour cela.

**LE PROVOTARIAT EST UNE FOULE D'ELEMENTS SUBVERSIFS**

Mais pourquoi le provotariat se révolte-t-il ?

Il vit dans une société basée sur le culte de la « réussite ». L'exemple des milliers de joueurs-de-coudes, d'arri-istes sans scrupules ne peut que l'irriter.

SUCCESS : un home à soi. SUCCESS : une automobile, une TV, un frigo.

**SUCCESS : UNE POSITION**

Nous vivons dans une société monolithique écoeuvante. L'individu créatif y est exception.

Bigs Bosses, capitalistes ou communistes, nous imposent, nous dictent ce que nous avons à faire, ce que nous devons consommer.

Mais le provotariat veut être lui-même !

A BAS les Pholips, les Bastos, les Volkswagen et les Renault, les Dops, les fabricants d'essence empestante et tutti quanti !

**LE PROVOTARIAT AVERTIT LE CONSOMMATEUR ASSERVI !**

Nous vivons dans une société autoritaire. Les autorités décident tout, nous pouvons la boucler.

Ces autorités NOUS préparent la guerre.

Les armes atomiques, bactériologiques, chimiques sont produites partout en Amérique, U.R.S.S., France, Grande-Bretagne, en Chine. Sous peu, on en fabriquera en Allemagne, en Suède, en Indonésie, en Israël.

Si la guerre du Vietnam devenait une guerre atomique, tout l'hémisphère nord serait vraisemblablement dépeuplé !

Les autorités décident de notre vie et de notre mort.

**LE PROVOTARIAT A PEUR DE LA GUERRE ATOMIQUE DES AUTORITES**

C'est pourquoi, le provotariat est partout en brouille avec les autorités. La POLICE frappe à tort et à travers lorsque nous manifestons contre la bombe atomique, lorsque les blousons noirs entrent en scène à leur façon (dans une protestation inconsciente contre CETTE société).

La police dégage sur nous ses sentiments rancuniers et revanchards.

**LA POLICE CONTRE LE PROVOTARIAT : LA HIERARCHIE CONTRE L'ANARCHIE.**

Si le provotariat manque (jusqu'à présent) de forces pour la REVOLUTION, il reste :

**LA PROVOCATION**

La provocation avec ses petits coups d'épingles, est devenue notre seule arme, imposée par la force des choses.

C'est notre dernière chance de frapper les autorités aux endroits sensibles et vitaux.

Par nos provocations nous devons forcer les autorités à se démasquer.

Tous les uniformes, bottes, képis, sabres, matraques, autopompes, chiens policiers, gaz lacrymogènes et tous les moyens que les autorités tiennent encore en réserves, elles devront les employer contre nous.

Les autorités devront ainsi se MANIFESTER EN TANT QU'AUTORITES REELLES : le menton en avant, les sourcils froncés, la colère dans les yeux, menaçant à droite, menaçant à gauche, commandant, interdisant, condamnant. Elles se rendront de plus en plus impopulaire, ainsi la conscience des gens mûrira pour l'anarchie.

**ET VIENDRA LA CRISE !**

C'est notre dernière chance : LA CRISE DES AUTORITES PROVOCQUEES.

Elle est la grande provocation à laquelle « Provo-Amsterdam » appelle le provotariat international.

**PROVOQUEZ, FORMEZ DES GROUPES ANARCHISTES !**

Attention, provos, nous perdons un monde !

PROVO, journal anarchiste, Amsterdam.

# PIONNIERS DE L'ÉDUCATION LIBRE

## L'ÉCOLE DE TOLSTOÏ (II)

### LA RECHERCHE PÉDAGOGIQUE

C'est pendant sa seconde année de travail à l'école de Iasnaïa que Tolstoï ressent soudain le besoin aigu d'élargir ses connaissances théoriques et pratiques d'éducateur.

Obéissant à son caractère entier, il laisse tomber toute autre occupation pour arriver à ses fins : il confie l'école qu'il a fondée à l'un de ses adjoints et entreprend un tour d'Europe, le second et le dernier de sa vie.

Il parcourt d'abord l'Allemagne visitant des établissements scolaires réputés à Berlin, Kissingen et Leipzig ce qui lui fait écrire : « J'ai visité les écoles. C'est affreux ! La prière pour le roi ; les coups ; tout par cœur ; des enfants estropiés, effrayés ! » Il y rencontre aussi le sociologue Julius Froebel qui lui expose les méthodes du jardin d'enfants, inventées par son oncle Friedrich (1782-1852). Il passe ensuite en Suisse puis oblique vers le Midi de la France (son frère Nicolas meurt en effet cette année-là à Hyères). Il visite en particulier les écoles populaires à Marseille puis se rend à Paris. Dans les premiers mois de 1861, le voilà à Londres épuisant les ressources du Kensington Museum et visitant un grand nombre d'internats, grâce à l'aide de Matthew Arnold, le poète, qui exerce alors les fonctions d'inspecteur de l'enseignement. De là il se rend à Bruxelles, pour y discuter longuement avec Proudhon, qui y mène la vie de proscrit. Sur le chemin du retour il s'arrête de nouveau en Allemagne, à Weimar d'abord où Mina Schelhorn dirige les jardins d'enfants et qui l'aide à compléter ses connaissances sur Froebel, à Gotha ensuite et à Berlin enfin où il rencontre le fils de Diesterweg, « pédant froid » dira Tolstoï, mais qui dirigeait le séminaire de Berlin où il avait développé la méthode pestalozzienne de l'Anschauungsunterricht (6).

Certes, ces visites, ces contacts di-

rects, les ouvrages nombreux qu'il avait lus au cours de son voyage eurent une influence sur lui, mais cette influence fut loin d'être passive, Tolstoï était trop porté à la critique, à la contradiction pour accepter passivement les idées des autres, pour dire simplement « amen » à quoi que ce fût ! Il reprocha en particulier à ses prédécesseurs leur pédantisme car la nouvelle « foi » tout aussi aveugle que l'ancienne ne faisait que créer un dogmatisme nouveau, non moins dangereux que l'ancien, c'est ce qui le fit écrire dans ses « Articles Pédagogiques » :

« Il surgit des milliers de théories, les plus diverses, les plus étranges, basées sur rien, comme celles de Rousseau, de Pestalozzi, de Froebel. » 1<sup>er</sup> vol. Sur l'Instruction publique ; ou encore :

« Les jardins d'enfants ; une des créations les plus monstrueuses de la nouvelle pédagogie. » 2<sup>e</sup> vol. Sur l'Instruction du peuple.

### LE SYLLABAIRE DE TOLSTOÏ : 30 MILLIONS D'EXEMPLAIRES !

Ses élèves accueillent son retour comblés de joie et il se lance immédiatement dans le travail scolaire qu'interrompt seulement son mariage en 1862. Plus tard, ses propres enfants prendront place sur les bancs de l'école de Iasnaïa-Poliana, qui restera ouverte pendant une trentaine d'années environ. Entre temps une vingtaine d'écoles seront créées dans le district de Toula, à l'imitation de l'école mère.

Ce développement, amena Tolstoï à publier en 1872 la première édition de son *Syllabaire* (la deuxième édition remaniée paraîtra en 1880). Composé de quatre livres, ce syllabaire est une véritable SOMME de l'Instruction primaire pratique : l'enfant y apprend de tout : écriture et lecture, calcul, éléments d'histoire naturelle et d'histoire humaine.

Bien qu'abondant en vues originales sur tel ou tel enseignement, c'est surtout sa gradation rationnelle qui en constitue sa portée, car Tolstoï professe toujours à l'égard des méthodes la même indifférence :

« Ce syllabaire a pour but de donner aux élèves, pour le prix le plus minime, la plus grande quantité de choses compréhensibles, disposées graduellement, depuis les plus simples et les plus faciles jusqu'aux plus compliquées, afin que cette gradation serve de moyen principal pour apprendre à lire et à écrire par n'importe quelle méthode (préface de la seconde édition) ».

C'est en arithmétique en particulier que Tolstoï a une idée originale. Il ne se contente pas d'enseigner l'écriture des nombres dans le système décimal, mais dans tous les systèmes, par exemple dans le système à base de 6, où le nombre 7, qui se compose d'une sixaine + 1, s'écrit II, etc. Il faut voir en cela bien sûr une manifestation de son esprit réaliste qui tient à ce que l'on ne soit pas dupe des conventions, et à ce qu'on ne les prenne pas pour des réalités. Or, le système décimal, comme tout système, est une convention, et une infinité d'autres conventions sont possibles.

Ce procédé, qui peut sembler compliquer les choses, présente au contraire de nombreux avantages en particulier pour l'étude des fractions. Les fractions décimales seront enseignées d'abord, puis les fractions ordinaires seront expliquées comme étant le pendant, dans les autres systèmes, des fractions décimales dans le système décimal. Cet enseignement des fractions est tout à fait original et remarquable.

Une autre idée de Tolstoï consiste à employer les chiffres romains, ces nombres, dans leur composition étant plus près de la réalité. L'adjonction d'une unité est représentée par l'adjonction d'un bâton : cela est plus visuel, plus tangible, plus compréhensible pour l'en-

fant et Charles Baudouin (7) qui a expérimenté cette méthode écrit :

« Elle (la méthode) permet d'expliquer rationnellement à l'enfant les opérations alors qu'avec les chiffres arabes on doit se borner à lui enseigner une routine dont il ne peut pas comprendre le pourquoi. Elle développe en outre automatiquement le calcul mental parce que l'enfant voit les nombres décomposés. Ses avantages sont tout à fait surprenants. »

Le *Syllabaire*, on s'en doute, eut un succès extraordinaire, et du vivant de Tolstoï, malgré la malveillance du Gouvernement et les interdictions un million et demi d'exemplaires avaient été répandus en Russie (et en servant à plusieurs enfants) plusieurs millions l'avaient utilisé.

(6) La « Leçon d'intuition » dont Pestalozzi fut l'initiateur. Par des demandes et réponses organisées, l'enfant apprend à distinguer et à classer les objets familiers, et à manier à leur occasion les concepts de rapport, depuis les plus concrets (haut et bas, contenant et contenu) jusqu'aux plus abstraits (possibilité, existence). Diesterweg (1790-1866) par son zèle de disciple fit célébrer, vingt ans après la mort du Maître Pestalozzi, l'anniversaire de celui-ci dans 59 villes de Suisse et d'Allemagne.

(7) Charles Baudouin, chargé de cours à la Faculté de lettres de Genève, était professeur de l'Institut J.-J. Rousseau. On lui doit, outre l'ouvrage de Tolstoï, une importante étude sur « Suggestion et Autosuggestion », ainsi que d'autres ouvrages de grande valeur.

### René BIANCO

LE MOIS PROCHAIN : « Le Pédagogue » (1859-1863), un chapitre des « Mémoires » (encore inédits) de notre ami Victor Lebrun, qui fut l'ami et le secrétaire de Léon Tolstoï.

# LE RIDICULE NE TUE PAS... DOMMAGE !

En ce temps-là, l'émoi tomba sur les couvents de France, une odeur de soufre et de bûcher envahissait les cloîtres. Jacques Rivette tournait la « Religieuse » et l'ombre cornue de Diderot effrayait dans leur vierge sommeil les nonnes de toutes robes et de toutes règles.

Mais Dieu veillait. Écoutant les pressantes prières de son peuple, écoutant les pleurs de ses enfants, il eut pitié de nous et envoya son fils Yvon Bourges. Celui-ci naquit en Bretagne, fut un obscur quelque chose je ne sais où ni à quelle époque commença son ministère en 1966, à l'heure où les plus sombres pressentiments figeaient d'angoisse les mères supérieures agenouillées devant les tabernacles, il était secrétaire d'État à l'Information.

Dieu dit : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance. Écoutez-le. » A peine eut-il fini ces mots, que le Saint-Esprit Anastasie, brandissant ses ciseaux, parut dans le ciel de Paris ; les forces du mal reculèrent, les censeurs égarés

par Satan durent se taire, le secrétaire décida... et l'on ne vit pas « Suzanne Simonin, la Religieuse de Diderot »...

### LETTRÉ OUVERTE A M. BOURGES

N'ayant pas, cher Monsieur, l'intention d'approuver l'interdiction de la « Religieuse », j'ai, bien sûr, quelques scrupules à en parler car, vous vous en doutez bien, je ne l'ai point vue. Cependant, et qui pourrait me le reprocher, le livre ne m'est pas inconnu, votre négligence sans doute vous ayant fait omettre de punir sa vente et sa possession ; et ce quelconque ecclésiastique qui proteste au nom des sentiments très... chrétiens de Diderot, me semble manier paradoxes et anti-phrases avec la même remarquable habileté qui protège contre le ridicule. Diderot chrétien ? Vous pouvez, cher Monsieur, renvoyer votre abbé relire l'œuvre de l'encyclopédiste, il le pourra, elle n'est pas, du moins ce titre, à l'index.

Il n'y a d'ailleurs pas que vous et lui qui m'avez, cher Monsieur, procuré quelque hilarité. Le « rédacteur » de « Carrefour » par exemple qui, ne voyez là aucune mauvaise intention, ayant approuvé votre décision, nous dit en substance : « C'est une attaque systématique contre toute une classe de la société. On attaque les religieuses, pourquoi donc ne pas faire de film dénigrant les instituteurs, les médecins, les journalistes... » Sans ajouter les imbéciles, ce qui supprimerait son gagne-pain et le vôtre. Pourquoi, cher Monsieur, ne fermez-vous donc pas les portes de la Comédie-Française ? Connaissez-vous Molière ? Avez-vous lu « Les Plaideurs » ? Il serait temps de faire cesser ce scandale !...

D'aucuns contestent le talent de Jacques Rivette. Mais celui-ci importe peu, nous en jugerons ensuite. Ce que nous voulons pour le moment, c'est voir le film. Pour qui nous prenez-vous, cher Monsieur ? Pour des mineurs, des aliénés, des débiles mentaux ? Nous ne sommes pas tous vos semblables que je sache ! Nous sommes assez grands pour aller au cinéma tout seul, sans consulter les Cotes de la Centrale Catholique du Cinéma dont les trois initiales ne me laissent pas de suggérer certains autres adjectifs. Nous possédons assez de discernement pour savoir ce qui nous convient et non pas à vous ainsi qu'aux quelques donzelles enfermées dans les couvents à qui la chasteté a dû monter à la tête ! Nous possédons assez de discernement pour savoir que la censure ne s'appliquera plus bientôt, si l'on vous laisse faire, au cinéma. Vous commencez à abuser de nous, cher Monsieur, mais n'abusez pas trop de votre bêtise, nous ne saurons en rire longtemps.

Cependant, nous savons bien que vous avez l'excuse des futures élections. Vous êtes un démagogue, cher Monsieur. Vous nous avez, horreur ! laissé voir les Cathares, il vous fallait maintenant acquérir les voix des calotins de Pézenas et de Saint-Brieuc.

Dans votre optique gaulliste, cela se pouvait concevoir mais, tous les Français ne possèdent pas cette optique et n'habitent, ne vous en déplaise, Saint-Brieuc et Pézenas ! Il y a aussi l'ordre moral, sainte Yvonne priez pour nous. Ce ne sont plus les chemises brunes de Vichy, mais les soutanes noires de Lannion (Côtes-du-Nord). Mais nous nous moquons pas mal de votre morale, nous nous moquons pas mal des élections, nous nous voulons la liberté de penser, d'écrire, de filmer. Que vient donc faire ici votre petite conscience claire ?

Non, cher Monsieur, le temps du catéchisme est fini. Si toutefois « le banc des ministres devient le banc des marguilliers » (1), la France n'est pas encore un vaste couvent dont vous seriez le Père aumônier. Et si cela cependant était, j'en connais certaines qui seraient fort heureuses que nous appliquions avec elles, ces chères sœurs, les méthodes des révolutionnaires congolais.

Veuillez, cher Monsieur, recevoir l'expression de mon exacte considération.

(1) Béranger.

QUINTIN

VIENT DE PARAÎTRE  
**LE CHIEN DE GARDE**  
(Poèmes)  
Par **CLAUDE KOTTELANNE**

Ex. sur Offset Licorne : 9,00 F  
(Édit. G. PUEL)

Pour tous renseignements  
Claude KOTTELANNE  
61, av. du Général-Leclerc  
Bâtiment H - n° 256  
94-Maisons-Alfort

Parallèlement à sa rentrée à « Bobino », Léo Ferré vient d'enregistrer un nouveau disque (Barclay 33 tours 80 303). Tous les amis de Léo attendaient impatientement cet événement, mais leur attente, longue de quinze mois, est superbement récompensée.

Douze chansons dont dix absolument nouvelles et onze inédites. « La Poésie », « Le Palladium », « La Faïm », « La Complainte de la Télé », « La Mort », « Beau Saxo », « On s'aim'ra », « Les Romantiques », « C'est la vie », « La Grève », « Paris Spleen », « L'Age d'or ».

De cet imposant catalogue, seul « L'Age d'or » avait été enregistré, « La Grève » faisait partie du dernier tour de Léo Ferré à Bobino en mars 1965. Ce retour en force est présenté sous le titre « Léo Ferré 1916-19... ». Quant à nous, nous espérons que Léo et sa muse nous feront toujours de bonnes chansons et n'ajouteront jamais les deux chiffres manquants.

La poésie, nul mieux que Léo ne peut en parler. Elle est ici présente inlassablement pendant trois quarts d'heure. La révolte de Ferré aussi est là, elle perce ou explose à chaque phrase. Si la mode est aux auteurs-compositeurs interprètes, Ferré en est bien l'arché-type. Il ne viendrait à l'idée de personne de discuter ces musiques inspirées dont il a le secret. Les paroles de ces douze chansons sont de l'auteur (un Ferré varié comme toujours) tour à tour sarcastiques, mélancoliques, tendres, lyriques, l'image à l'emporte-pièce est chez lui l'âme du texte. Le côté chansonnier qu'il affectionne malicieusement ne manque jamais de percer, ici on le retrouve dans « La Complainte de la Télé » et dans « C'est la vie » :

Quand t'auras l'temps t'iras voter  
En montrant tes papiers d'souv'rain  
Pour envoyer ton député

Faire les contries qu'tu feras bien.

Je suis particulièrement heureux de retrouver « La Grève » que nous avons été nombreux à apprécier lors de sa création ; gravée dans la cire, elle fera son chemin. Il faudrait parler de chaque texte mais peut-être vaut-il mieux laisser à chacun le plaisir de le découvrir. De l'interprète, on peut dire qu'il n'a jamais été aussi « présent » et surtout aussi vocal. La voix est maintenant d'une grande fermeté. Voilà un disque de haute qualité, chacun aura à cœur de le conserver précieusement. La chanson majuscule se défend, les touche-à-tout peuvent cirer leurs bottes.

J.-F. STAS.

## ● PEINTURE

### BENEDITO

Dans la vingtaine de toiles qu'elle expose en ce moment, Benedito a peint avec passion des images fantasmagoriques aux couleurs de son Espagne. A l'aise dans les grands formats, elle crée tantôt un univers de fête avec ses danses endiablées, tantôt une ambiance dramatique comme dans « le Ku-Klux-Klan » ou « la Danse du Feu ». Elle évoque aussi le peuple de la Cour des Miracles, ses gueux, ses ivrognes. Mais elle n'oublie ni les nus qu'elle peint avec sensualité, ni les fleurs dans la lumière.

Jean-L. GERARD.

Jusqu'au 10 mai, 219, bd Pereire, Paris (17<sup>e</sup>).

### SOUSCRIPTIONS

reçues du 20-II-66 au 20-IV-66

**Camarades,**  
notre journal ne peut vivre  
sans souscriptions,  
sa vie est donc entre vos mains,  
je vous le rappelle

Groupe de Versailles, 14 ; Groupe Marseille-Centre, 30 ; Groupe de Lorient, 75 ; Groupe de Boulogne, 20 ; Groupe des Liaisons Intern., 300 ; Bouvaret, 20 ; C. Loberche, 10 ; Michel Quaille, 30 ; Austerlitz, 100 ; X., 2,10 ; H.A.X., 100 ; Losbats, 3 ; Roger Bichon, 5 ; Raymond Marynus, 5 ; Villepinte, 5 ; Didelet, 14 ; M. Lundi, 100 ; Jean-Claude Fage, 14 ; René Bianco, 5 ; J. Bè, 10 ; Raymond Marynus, 1 ; Paul Mag-

# LÉO FERRÉ À BOBINO

plus «anar» que jamais

Dans une salle comble et enthousiaste où les jeunes dominent, Léo Ferré présente ses nouvelles chansons.

Son tour actuel n'a jamais été si percutant, si corrosif. Il empoigne votre cerveau, votre cœur et tout ce qui sommeille en nous de mécontentement, de souffrance, de révolte. Ses chansons où la violence de ton voisine avec la satire sont ciselées de poésie. Elles ont pris une plus grande dimension liée parfois à une pathétique interprétation.

La gamme en reste la même, la chanson de révolte voisine avec la chanson tendre et poétique et, comme pour souligner des succès consacrés par le temps, les nouvelles s'intercalent avec les anciennes, ce qui donne à son récital actuel une densité jamais atteinte.

Et pourtant de ces couplets, de cette musique envoûtante se dégage un souci de renouvellement certain. Je ne veux prendre comme exemple que la chanson « La Grève » — Léo Ferré tenait un thème qui lui était cher et on pouvait s'attendre à le voir employer le mot au paroxysme sur une musique percutante. Il n'en est rien. Le poète passe en revue la crainte qui rive l'homme à la soumission avant de lui suggérer, dans un dernier couplet, que, pour en sortir, il faudrait « FAIRE LA GREVE » et le vers dans une musique admirable qui berce la peine des hommes plus qu'elle ne les appelle à la révolte. C'est très beau. Cette petite pièce rejoint ces chants plaintifs du paysan qui avant de se servir du manche de fourche prend à témoin la nature du fardeau qui surcharge ses épaules. Dans un autre genre, en chantant « Beau saxo », il a combiné le texte, la musique et l'interprétation avec un rare bonheur qui apporte un élément nouveau et qui donne un relief neuf à sa création artistique.

Mais il faudrait analyser toutes ses nouvelles chansons pour sentir encore mieux la fusion nécessaire qu'il tente entre les genres jusqu'à dessiner une matière nouvelle.

Je ne voudrais pas oublier de signaler un très belle réussite « la Poésie » ainsi que « la Mort », « la Faïm » — mais ne croyez pas cependant que Léo Ferré a abandonné sa verve satirique. La suite qu'il donne aux « Temps difficiles » et qui chagrinent quelques esprits emmitouflés dans le conformisme est du meilleur cru polémiste. Enfin si le poète reprend « Merde à Vauban », le « Scaphandrier », le « Temps du tango », il crée « C'est la vie », le « Soleil » et surtout les « Romantiques » qui seront demain des airs populaires.

Oui, Léo Ferré est en grande forme — on regrettera d'autant plus de ne pas l'avoir vu cette année à la Mutualité au gala du Groupe Louise Michel, car ce qu'il nous propose correspond à toute la gamme des sentiments tumultueux qui tour à tour soulèvent le cœur ou bercent la mélancolie d'un homme qui rêve à une humanité meilleure.

Chaque soir à Bobino, le public applaudit avec chaleur le récital de Léo Ferré ce qui prouve que le courage, le talent et le passionnant amour de ce qui est beau et juste paient parfois. Bravo Léo !

Suzy CHEVET.

## ▲ RADIO

Le cirque de Passy se transformera-t-il en arènes ? En vertu de la stabilité, on mute périodiquement dans les sphères supérieures des amis pour lesquels des postes d'adjoints sont créés, puis, l'appétit venant en mangeant, l'adjoint pratiquant l'ôte-toi-de-là-que-je-m'y-mette, revendique plus de place. Cependant l'adversaire, coriace, n'entend pas du tout abandonner son fromage, refuse de se laisser doubler et attaque à son tour. Les choses s'arrangeront finalement par de nouvelles mutations, donnant toute satisfaction aux inconditionnels dont la fidélité va de pair avec la voracité. On parle beaucoup d'économies à l'O.R.T.F., de déficit à résorber (environ 250 millions pour 1966), pour cela une solution simpliste est actuellement proposée : la suppression des émissions publiques. Nous, on veut bien, qu'avons-nous à perdre ? Bien peu de chose sans doute, mais par quelles inepties les remplacera-t-on ?

La chanson fait vivre beaucoup de monde, auteurs, compositeurs, interprètes, accompagnateurs, présentateurs, etc., ce qui, au fond, n'est pas immoral si la qualité y est et si elle est la seule

publicité. Cela devient une affaire véreuse lorsqu'une mafia aiguille et régent le goût du « consommateur » et au besoin le fabrique.

La radio se fait volontiers complice du « grand plan d'abrutissement collectif », elle est aux mains des « grands », il est logique qu'elle serve leurs intérêts. Ainsi, sous des dehors démocratiques, on impose des aînés prétendument réclamés par l'auditeur. J'aimerais entendre les gens qui produisent « Hit-parade », m'expliquer comment leurs auditeurs sont si différents de ceux de Jean-Pierre Hébrard, lequel pour son émission « Chansons oubliées ou presque », use lui aussi de la « vox populi ». Il est vrai que lui ne dispose que de 45 minutes tous les quinze jours sur les malheureux 514 mètres de Paris-Romainville, à 23 heures, le dimanche. « Hit-parade » revient chaque jour sur une antenne puissante et à l'heure d'écoute la plus favorable. Ceci démontrerait-il que ce sont les minorités qui sont lucides ? Les producteurs de « saucissons » sont certes bien armés, il n'empêche qu'un jour, peut-être très prochain, la chanson reprendra sa vraie place, la première.

J.-F. STAS.

### SEANCE D'ILLUSIONNISME DE SALON

SAMEDI 14 MAI, à 21 heures

Théâtre du Musée des Arts Décoratifs  
109, rue de Rivoli - PARIS (1<sup>er</sup>)  
(Métro : Palais-Royal)

### MYSTAG

dans  
« FAKIRS, FUMISTES et Cie »  
6 numéros - 40 expériences

La soirée se terminera par un exposé-débat présenté par

R. IMBERT-NERVAL, l'auteur de  
Les Sciences occultes ne sont pas des sciences  
sur le sujet :  
« Pour ou contre l'occultisme »  
Location à l'Union Rationaliste 16, rue de  
l'Ecole-Polytechnique - PARIS (5<sup>e</sup>)

# “LES JUSTES”

d'Albert CAMUS

Le 17 février 1905, le grand-duc Serge, oncle du Tsar Nicolas II, est tué d'un attentat à la bombe commis à Moscou par un terroriste du parti socialiste révolutionnaire. Un fait divers important, qui, quelques décennies après suscitera l'intérêt d'Albert Camus, et servira de prétexte à cette pièce reprise en ce moment au Théâtre de l'Œuvre : « Les Justes ». Bien que tous les personnages aient réellement vécu, « Les Justes », n'est pas une pièce purement historique, mais Camus a seulement voulu « rendre vraisemblable ce qui était déjà vrai ».

Cette organisation de combat est composée d'un petit nombre d'hommes et de femmes qui se sont fixé un but et une ligne de conduite, qui les forcent à des actes qu'ils répudient certes, mais dont l'intégration idéologique emplit peu à peu chacun d'eux. Il ne faut pourtant pas considérer ces héros comme des tueurs pour qui le goût du meurtre n'est que la concrétisation d'une idée obsédante, de laquelle on se délivre plus qu'on s'en libère. Le lien qui les unit réside en un contresens : ils respectent la vie des êtres humains, et méprisent leur propre vie jusqu'à l'aboutissement du sacrifice personnel. A tout instant, ils sont prêts au renoncement à la vie, et par là-même, l'action terroriste prend pour porte-drapeau le sacrifice personnel.

Mais ce sacrifice n'est-il pas une raison qu'ils se donnent pour échapper à la mort, ou une preuve employée à l'envers contre leur acte criminel ? Néanmoins ce goût de tuer et cette attirance de la mort qui germent dans la solitude et l'abstraction se limitent à la pensée politique et à ses fins. Lorsque Yanek échoue lors du premier attentat, c'est par respect à la vie humaine et non par peur de tuer et de sa conséquence directe : le châtement. Peut-on tuer des enfants ? Non. Peut-on tuer le grand-duc ? Oui ! Car à travers sa mort l'on vise l'anéantissement du despotisme, alors à quoi cela servirait-il de tuer des enfants puisque eux ils sont innocents.

Camus aborde le problème du crime dans son concept psychologique et il traite aussi de l'amour et du couple dans une organisation politique où l'esprit révolutionnaire est le critère fondamental.

On perçoit dans ce couple formé par Dora et Yanek, les finesses de l'amour au-delà des rumeurs de l'injustice et de l'action proprement dites. C'est un amour simple, construit sur l'égoïsme et la tendresse, en comparaison avec l'amour de l'humanité propre aux terroristes, étayé sur la liberté individuelle.

Cette fresque de la clandestinité des terroristes révolutionnaires du début du XX<sup>e</sup> siècle, nous conduit à une analyse de tendance réflexive. Que retirent-ils des feux de la bataille ? Rien, sinon une victoire trompeuse sur leur solitude.

L'amour qu'ils se témoignent et qu'ils portent au peuple est détruit par la servitude et le silence de celui-ci comme une réponse à leur misère et à leur espoir. Seule la mort, qu'ils acceptent les libèrent de leur fardeau, en accédant comme l'écrit Camus à une paix étrange des victoires définitives. L'action terroriste du parti socialiste révolutionnaire n'est qu'une vue héroïque de petite envergure des événements révolutionnaires qui soulèvent la Russie à cette époque.

Reprenons en conclusion, l'idée qu'exprime Camus dans sa « prière d'insérer » au sujet de sa pièce : « C'est ainsi que la justice aujourd'hui sert d'alibi aux assassins de toute justice. » En effet, face à un monde construit par des hommes qui se reconnaissent le droit d'anéantir la vie humaine au nom d'une vision eschatologique, sans payer de leur personne, les terroristes eux, dépassent les limites fixées, mais acceptent le châtement : la mort.

La TAC.

diniev, 10 ; Catherine Caballero, 25 ; Joseph Viuso, 5 ; A. Gilbert, 3 ; Bueno, 45 ; René-Michel Miriel, 6 ; Alain Macé, 2 ; Aristide Lapeyre, 100 ; Mathy, 2 ; Azam, 5 ; Deltail, 10 ; René et Lilyane, 5 ; Khouane Slimane, 5.

L'imprimeur n'ayant pu tenir les délais,

### FEDERALISME, SOCIALISME et ANTITHEOLOGISME

de Michel BAKOUNINE

ne paraîtra pas avant fin avril ou début mai.

Nos lecteurs peuvent encore bénéficier du prix de souscription.



# LES TORTURES D'EL ARRACH

(Préface d'Henri Alleg)

C'est intentionnellement que j'ai signalé, contrairement à la coutume, le nom du préfacier de cet ouvrage mince par son volume mais capital, non pas par son contenu, banal, hélas ! par ces temps de barbarie, mais par la valeur symbolique qu'il revêt. — Henri Alleg, voyons, souvenez-vous ? Il y a quelques années, dans la même édition, un autre livre paru, qui était signé Henri Alleg. Le titre : « la Question » ! Déjà à cette époque un certain nombre d'intellectuels distingués s'agitaient autour de ce livre comme ils le font aujourd'hui. Les mêmes peut-être, si on excepte quelques-uns aujourd'hui installés confortablement à Alger.

Que nous dit ce livre ? « la Question » ? non « les Torturés d'El Harrach » ! Et puis, c'est sans importance. Tous deux disent la même chose et ce qu'ils disent est affreux. Hier comme aujourd'hui on arrête, on séquestre, on viole, on torture, on tue. Les bourreaux ont changé de raison sociale, le nationalisme a remplacé le colonialisme, le socialisme a remplacé le capitalisme. La torture est restée, elle, en permanence comme le témoin de la monstrueuse escroquerie perpétrée au nom des sentiments les plus nobles qui poussent les hommes sur le devant de la scène lorsque leur dignité est piétinée.

Aujourd'hui la bouche amère d'avoir eu si complètement raison, je ne peux oublier ces jeunes enthousiastes irréfléchis se jetant dans l'action pour une cause noble, la libération d'un peuple opprimé, oubliant tout un passé où revient comme une rengaine la même illusion sur le nationalisme petit bourgeois, assassin des classes pauvres au même titre que l'impérialisme le plus exacerbé.

Oui, nous ne pouvons plus lire « les Torturés d'El Harrach » sans lire en même temps « la Question ». Et de cette lecture nous sortirons renforcés dans cette conviction que le libéralisme bourgeois comme le socialisme centralisé ne sont pas des étapes dans la voie de la libération de l'homme, mais des formes différentes dont se sert une classe pour en opprimer une autre. Les attendrissants intellectuels qui, une fois de plus, s'indignent du sort réservé à Ben Bella après s'être indigné du sort réservé autrefois à Alleg, n'ont pas fini de s'indigner. La torture, mais elle est le recours suprême de toute société basée sur l'inégalité des conditions d'existence et sur l'autorité qui impose cette inégalité.

« Les Torturés d'El Harrach » comme « la Question » restent des témoignages importants de la grande duperie du socialisme contemporain qui en jouant la carte nationaliste a abdiqué sa prétention initiale à la libération de l'homme.

# LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT

(présenté par Jean-Marie Mayeur)

Ce livre paru dans l'excellente collection « Archive », nous permet de mesurer le chemin parcouru depuis cinquante ans. L'auteur met sous nos yeux les documents d'époque et nous voyons comment le projet de séparation de l'Église et de l'État prend corps et comment avec une résolution inflexible les républicains le meneront à bonne fin malgré l'opposition royaliste qui se manifeste jusque dans la rue. Mais ce qui, dans ce livre, est le plus curieux et le plus édifiant, c'est l'attitude de l'Église ou plutôt d'une partie de l'Église qui a compris que la loi était irréversible et qui, plutôt que heurter l'opinion, s'emploiera à calmer ses ultras, à sauver tout ce qui pouvait être sauvé et à préparer patiemment les éléments qui lui assureront une revanche. En passant, on nous conte la « grande bataille » des inventaires, qui fut rarement sanglante et parfois pittoresque.

Cet ouvrage est précieux car, à côté des luttes parlementaires, il nous renseigne sur la détermination des organisations ouvrières et sur le rôle important que jouèrent deux journaux, la « Lanterne » et la « Raison » pour démystifier la population. Cependant, il semble bien qu'en fin de compte cette séparation fut bénéfique à l'Église qui se tourna alors vers le social et commença cette lente implantation qui lui permet aujourd'hui de jouer à la fois un rôle dans les milieux bourgeois dont elle est l'alibi moral, et auprès de la classe ouvrière qu'elle trompe par une savante démagogie revendicative, d'où est d'ailleurs banni tout ce qui pourrait remettre en cause l'économie du profit.

Il reste encore un enseignement à tirer de cet ouvrage qui en est riche. Le retour de l'Église fut facilité par deux guerres, mais surtout par la veulerie des politiciens de gauche toujours à l'affût d'électeurs et prêts à tout pour obtenir des voix.

# L'ÉGYPTE EN RÉVOLUTION

par Claude Estier  
(Julliard, éditeur)

La « Révolution égyptienne » est discutable et on peut s'étonner de la facilité des intellectuels de gauche à accepter n'importe quel mot, pourvu que ce mot soit dans le vent, pour qualifier n'importe quoi et à cet égard on ne saurait trop leur conseiller de lire attentivement le travail d'Henri Lefebvre sur le langage. Mais cette constatation faite, on doit convenir que le livre de Claude Estier est intéressant car il nous donne une description claire de la société égyptienne et il nous trace un portrait solide du monde politique arabe et de son chef Nasser. L'auteur ne semble pas déborder d'enthousiasme pour l'État Israélien. Pourtant, il s'efforce et sans grand succès à l'objectivité. Il faut dire qu'il est plus à l'aise pour nous décrire les difficultés d'une société qui n'a du socialisme que les apparences et le vocabulaire.

Avec ses défauts qui sont ceux des œuvres de nos intellectuels engagés, ce livre possède des qualités certaines et apprendra beaucoup de choses au lecteur qui n'a, pour parfaire sa connaissance sur l'Égypte, que ce qu'en dit la presse de grande information.

# JULES VERNE, SA VIE, SON ŒUVRE

par M. Alloite de la Fuyé  
(Hachette, éditeur)

Voilà un volume qui est le complément indispensable à l'œuvre de Jules Verne que le livre de poche vient de publier et qui fait l'objet d'un lancement publicitaire sans précédent. Il s'agit d'une biographie très simplement écrite et contenant l'essentiel de la vie littéraire de l'écrivain ce qui nous permet de fixer les événements de cette vie par rapport à la parution de ces livres. Il nous renseigne également sur son œuvre théâtrale bien oubliée aujourd'hui et il faudra que Jules Verne attende la réussite littéraire pour tirer en collaboration avec d'Ennery, des pièces du « Tour du monde en 80 jours » et de « Michel Strogoff » qui seront des succès considérables et qui sont encore de nos jours au répertoire de ce théâtre pour grands enfants, le Châtelet.

Mais ce qu'on ne trouve pas dans ce livre, qui laisse d'ailleurs dans l'ombre bien des morceaux de la vie de cet écrivain pourtant universellement connu, c'est le secret de cette étonnante intuition qui le conduisit à imaginer les grands courants scientifiques qui transformeront le monde. Ce que personne ne pourra expliquer, c'est ce talent de conteur qui lui a permis d'adapter son style à la description de situation sortie tout entière de son imagination. Son public ne s'y est pas trompé.

Cependant, le livre que lui consacre M. Alloite de la Fuyé le fait suffisamment revivre pour que les enfants comme les grandes personnes qui le liront puisse le retrouver lorsqu'ils se replongeront dans des récits qui furent l'enchantement de notre jeunesse.

## COLLECTIONS POPULAIRES

Les Maîtres d'autrefois de Fromentin (L.P.). Si la peinture d'Eugène Fromentin a du mal à se survivre, son œuvre littéraire reste solide. Le livre de poche vient de rééditer, dans sa collection illustrée consacrée à la peinture, son ouvrage « Les Maîtres d'autrefois » qui est une étude sur les primitifs flamands et hollandais. Mais l'auteur ne se contente pas de nous parler peinture, ce récit est également un récit du voyage qu'il fait dans le Nord pour prendre un contact direct avec l'atmosphère des musées et des églises qu'ils nous décrit. C'est un ouvrage essentiel pour tous ceux qui communiquent avec l'expression picturale.

Le Bonheur du Jour de José Cabanis (L.P.). Voici un roman d'un auteur qui n'a pas l'audience qu'il mérite. Le thème est simple. Un homme reçoit en héritage une valise de manuscrits légués par son oncle. A l'aide de ces feuilles noircies par une poésie facile, il va patiemment s'employer à reconstituer le personnage disparu. C'est tout et c'est passionnant.

Introduction à la méthode de Léonard de Vinci de Paul Valéry (L.P.). Ce livre dont l'importance au début du siècle fut considérable cherche à combiner les normes suivantes, peinture, architecture, mathématiques, mécanique, physique et mécanisme. Cette définition de l'auteur lui-même se passe de commentaires. Le défaut de ce genre d'ouvrage c'est de faire une part disproportionnée au génie individuel.

Le Crime de l'Orient-Express d'Agatha Christie (L.P.). Pour ceux qui apprécient le roman policier axé sur la déduction. Celui-ci est certainement une sorte de chef-d'œuvre qui a en outre l'avantage, lorsqu'on l'a lu, de vous dispenser de lire les suivants qui ne sont que des sous-produits.

L'Esprit des formes d'Elie Faure (L.P.). Ceux qui ont lu l'« Histoire de l'Art » du même auteur voudront connaître ce livre où l'auteur s'interroge sur les rapports qui existent entre les arts et les hommes. Il s'agit de déterminer le rôle du mythe et de la sublimation qui préside à la création. Magnifiquement illustré, cet ouvrage fait honneur à une collection dont le succès prouve l'admiration.

La science et le bon sens J.R. Oppenheimer. Écrit dans un langage dépouillé du maniérisme cher au scientisme et à la philosophie, cet essai nous fait pénétrer dans le monde des savants et des problèmes moraux que leur discipline leur pose. Il nous retrace les principales étapes qui ont abouti à la science moderne et il essaie de délimiter sa place dans la société contemporaine.

Le langage et la société par Henri Lefebvre (Idées). Voici un livre ardu mais précieux en ce sens qu'il pose la question du langage. Pour l'auteur, pour donner au mot son véritable sens, il convient de le situer « sur un lieu de rencontre entre la linguistique et la sociologie ». On pourrait discuter longtemps sur l'aliénation du mot (du mot socialiste par exemple) mais il est incontestable que le mouvement que lui impulse la vie, part de réalités concrètes et que la pensée n'a pas encore réussi à remédier à une transformation qui explique le dialogue de sourds qui fousse les rapports des hommes. Et dans ce sens, et seulement dans ce sens, je pense que Lefebvre a raison de supposer des rapports étroits entre la dégénérescence du mot et la société contemporaine.

# Librairie PUBLICO

**Demandez-nous vos livres, vos disques.**

Vous ne les pairez pas plus cher et vous nous aiderez  
3, rue Ternaux, Paris (11\*)  
C.C.P. Paris 11289-15  
Téléphone : VOLtaire 34-08  
Les frais de port sont à notre charge  
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 1 F au prix indiqué.)

## L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES

**PROUDHON P.-J. :**

Du principe fédératif — La régénération et l'unité en Italie — Nouvelles obser-

Ni Dieu ni Maître

Anthologie du mouvement anarchiste, par Daniel Guérin. 44 F

versations sur l'unité en Italie — France et Rhin (nouvelle édition, un fort volume) ..... 25

De la création de l'ordre dans l'humanité — Principes d'organisation politique ..... 20

De la capacité politique des classes ouvrières ..... 20

### EN SOUSCRIPTION

**Bakounine**

Le fédéralisme, antithéologisme et socialisme ..... 9 F

Avertissement aux propriétaires — Le droit de propriété ..... 20

La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre .. 20

**Bakounine**

Collection : Philosophes de tous les temps.  
Par Henri Arvon ..... 4,40 F

Idées générales de la révolution au XIX<sup>e</sup> siècle .. 20  
Contradictions politiques .. 20  
Philosophie du progrès .. 20

**JOYCE MANSOUR :**

Carré blanc ..... 12 F

Philosophie de la misère  
Contradictions économiques (2 tomes) ..... 40

Confessions d'un révolutionnaire ..... 20  
Carnets (2 tomes) ..... 50

**Aufroy chante Bob Dylan (33 T) 25 F**

Proudhon et Marx — Philosophie de la Misère — Misère de la philosophie ..... 4,80

**Les rois du Folk Song**

Bob Dylan - Joan Baez - Pete Seeger, etc ..... 10 F

**RECLUS (les amis d'Elisée) :**

Les frères Reclus, ou du protestantisme à l'anarchie ..... 8,50

**LEVAL, RIERA et BOUYE :**

Problèmes contemporains .. 8,50

**Les essais fantastiques du Docteur Rob, Inigrec ..... 10 F**

**LEVAL GASTON :**

Éléments d'éthique moderne ..... 2,50

**Les vies parallèles, de Boris Vian 20 F**

**Pratique du socialisme libertaire ..... 1,70**

**Henri Gougoud**

chante Nazim Hikmet (45 T) 9,65 F

**HEM DAY :**

Francisco Ferrer, un précurseur ..... 4

**RESPAUT :**

Le fédéralisme libertaire (choix de textes) ..... 3,75

**Tome 3**

**Dictionnaire biographique du matériel ouvrier français**

J. Maitron ..... 57 F

**STIRNER :**

L'unique et sa propriété .. 24

**VOLINE :**

La révolution inconnue (les anarchistes dans la révolution russe de 1917) .. 8

**LECOIN LOUIS :**

Le cours d'une vie ..... 18

**PROUDHON :**

Qu'est-ce que la propriété ..... 5,85 F

**HALEVY D. :**

La jeunesse de Proudhon .. 7,20

Le mariage de Proudhon .. 7,20

**HARMEI :**

Histoire de l'Anarchie .... 8

**DANILO DOLOI :**

Enquêtes sur un monde nouveau ..... 18,80 F

**MAITRON JEAN :**

Histoire du mouvement anarchiste en France ... 15

Ravachol et les anarchistes 4,80

**HAUPTMANN :**

Marx et Proudhon ..... 3

**RUSSEL F. :**

L'affaire Sacco-Vanzetti .. 23

**VERDAVOINE-BOURGET :**

Malgré ce grand nom d'homme (conséquences de la natalité) ..... 22,50 F

**SERGEANT A. :**

Un anarchiste de la Belle

Epoque, Alexandre Jacob .. 7,50

**POESIES**

Federico Garcia Lorca 1921-1927

6,60 F

**STOINOFF :**

Un centenaire bulgare vous parle .. 8,50

**WOODCOCK :**

Anarchism (en anglais) .. 8,20

**Les Spartakistes, présenté par Gilbert Bodia ..... 5,82 F**

**WOODCOCK et AVAKOU-MOVITCH :**

Kropotkine, le prince anarchiste ..... 6

**De l'Anoid al sena sense pressa, par Joan Ferrer ..... 10 F**

# Pour un Premier Mai

## à la fois classique et moderne

Lorsqu'il feuillette le grand livre, encore incomplet et mal rédigé, où s'inscrit la peine des hommes, le lecteur butte sur une date qui revient inlassablement avec son cortège de douleurs, de tumulte, de violence et de sang. Cette date c'est le Premier Mai. Ce jour-là, le travail s'arrête, les ouvriers se rassemblent, crient leur misère, leur crainte, leur espoir.

Méfions-nous cependant des symboles, les hommes ne sont pas toujours au rendez-vous qu'on leur donne. On a connu des Premier Mai dans la tradition avec leur long cortège de manifestants dominé par une forêt de drapeaux. On a connu des Premier Mai où la colère poussée au paroxysme éclatait sur la ville, vidait la rue des bourgeois apeurés, la remplissait de flics. Mais on a également connu de nombreux Premier Mai qui firent mentir la légende. Si à son origine le Premier Mai est révolte, la révolte ne s'inscrit pas dans un cycle qui réapparaît périodiquement mais dans une situation économique dramatisée par les oppositions de classes et que l'organisation syndicale si elle est révolutionnaire exploite. La bourgeoisie ne s'y est d'ailleurs pas trompée. En officialisant le Premier Mai, en lui retirant son caractère spontané, en lui conférant cette distinction réservée aux grandes fêtes religieuses ou républicaines, en en faisant une journée comparable à Pâques ou au 14 Juillet, elle l'a désamorcé, puis elle l'a poussé vers le rituel avant d'en faire une de ces multiples pauses que s'octroie la société moderne.

Bien sûr à l'origine du Premier Mai il y a Chicago où des hommes sont morts pour que d'autres vivent mieux. Bien sûr on relève à son florilège des noms de villes Clichy, Fourmies, Courrières qui restent comme des plaies sanglantes ouvertes au flanc d'un prolétariat qui n'a pas encore entendu sonner l'heure de la revanche. Bien sûr on s'est battu dans les jours de faste, on a déjeuné sur l'herbe humide les jours de lassitude, mais le Premier Mai ce n'est pas seulement la lutte violente où le Printemps qui fait éclater les pousses. Le Premier Mai, c'est la journée de huit heures.

### LES HUIT HEURES

Les huit heures ! Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis qu'à l'occasion du Premier Mai, les travailleurs inscrivirent la revendication des huit heures sur leurs cahiers de doléances. Un demi-siècle, et pourtant, aujourd'hui encore sur ce même cahier, on retrouve inscrit la journée de huit heures ou plutôt, si on se veut moderne, la semaine de quarante heures. Cette simple constatation est suffisante pour souligner son importance décisive. Et c'est justement cette revendication qui donne à nos Premier Mai d'aujourd'hui leur signification réelle. Les travailleurs se sont battus pour l'arracher et parfois le patronat a dû céder. Pas pour longtemps, car il a suffi que l'organisation ouvrière desserre un peu son étreinte, que les ouvriers prêtent une oreille complaisante aux propos habituels sur l'union de tous les Français, sur la défense de la patrie pour que les classes dirigeantes remettent en question la journée de huit heures.

Les vieux militants ont justifié la plus vieille et la plus classique des revendications ouvrières par une formule. Huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de loisirs ou plutôt huit heures réservées à sa vie intérieure propre avec tout ce que cela

comporte de temps à consacrer à sa famille ou à ses amis, à sa culture ou plus simplement à sa paresse. Cette formule reste toujours valable. Aujourd'hui, cependant, un élément nouveau vient s'ajouter aux trois éléments qui alors constituaient la journée d'un homme réduit à vendre sa force de travail à un employeur. Cet élément qui n'est ni le sommeil, ni le loisir, ni le travail, mais qui doit obligatoirement empiéter sur l'un de ces derniers, est le temps passé pour aller à son travail. Ce temps est un temps social qui doit être incorporé à la journée de travail.

Dans des formules plus que dans la réalité, le patronat et l'Etat affectent de considérer les travailleurs comme des collaborateurs intéressés à la bonne marche de l'entreprise, bien commun qui garantit à chacun une existence acceptable. Cela peut se discuter et effectivement nous discutons cette affirmation qui est camouflée derrière des formules creuses telles que « l'association capital-travail » ou « l'intéressement aux investissements ». Mais si, de serf taillable à merci il y a trois quarts de siècle, l'employé est passé au rang de collaborateur indispensable à la prospérité de tous, il est normal que l'entreprise prenne à sa charge tous les frais généraux qui permettent à ce collaborateur d'être à pied d'œuvre, comme elle prend à sa charge, en dehors du salaire qu'elle lui donne, tous les frais généraux et de représentation qui permettent au directeur d'assurer son travail dans les meilleures conditions possibles.

Dans une grande ville comme Paris, le temps consacré au transport est en moyenne d'une heure et demie. Il faut faire entrer ce temps dans la journée de travail et il faut profiter du Premier Mai pour joindre cette revendication aux cahiers qui seront partout présentés à nos employeurs.

### LES HEURES SUPPLÉMENTAIRES

La journée de huit heures, cette vieille revendication syndicale n'est appliquée que dans quelques administrations, dans l'industrie du livre et, plus rarement chez les techniciens et les employés de bureau de l'industrie privée. Il existe bien un texte voté en 1936 par la Chambre du Front Populaire dans l'euphorie par les uns et sous la contrainte, par les autres. Mais après avoir fait un instant figure de règlement définitif, de multiples dérogations l'ont remis en question. Du texte initial imposé par les travailleurs occupant leurs usines, il n'est resté qu'une loi majorant les heures supplémentaires au-dessus de 45 heures et il faut bien le constater ce qui, à l'origine pouvait paraître comme une exception, est devenu une règle en particulier dans la métallurgie et le bâtiment.

Une des revendications essentielles du Premier Mai qui conditionne les huit heures, c'est la suppression des heures supplémentaires, les syndicats disent sans diminution de salaire et il ont raison. Quelqu'un a écrit dans notre journal, il y a bien des années que le travail aux pièces était la revanche de la brute sur l'homme, on peut aussi bien dire aujourd'hui, que les heures supplémentaires sont l'élément régulateur qui permet au patron dans son entreprise de maintenir des bas salaires, de créer entre les salariés des divisions qui lui permettent d'affirmer son autorité.

Même lorsque les travailleurs ont été assez

forts, après avoir occupé les usines pour imposer la semaine de quarante heures pendant une période d'ailleurs très courte, des dérogations ont permis que se continue le principe des heures supplémentaires qui, après avoir été l'exception est devenu la règle. Alors les conditions étaient remplies pour que les horaires de travail soient relevés. Les deux revendications sont étroitement liées. Il faut exiger le retour aux huit heures avec l'inclusion dans les huit heures d'une fraction du transport, il faut refuser les heures supplémentaires même avec des majorations de salaire et le Premier Mai est justement par sa périodicité le jour où doivent être déposées ces deux revendications qui sont certes dans la tradition, mais qui, par le contenu que je me suis évertué à leur donner auront un caractère populaire et moderne.

Le lecteur aura remarqué qu'à l'occasion de ce Premier Mai dont les origines révolutionnaires sont certaines, j'ai proprement parlé ici, de deux revendications syndicales. Pourquoi ?

Eh bien, il faut le dire clairement, les transformations profondes d'une société comme la nôtre ne se décrètent pas à temps et dans le Premier Mai nous ne trouvons plus, que ce que notre histoire y apporte. Certes, nous eûmes des Premier Mai d'émeutes. Ils furent rares. Localisés dans un pays et non pas à l'échelle internationale comme c'était leur ambition initiale et bien plus souvent encore localisés dans une région. Et c'est justement le Premier Mai de 1906 qui a démontré le plus éloquemment la portée exacte d'une date qui, comme toutes les dates qui commémorent un événement, perdent avec le recul du temps tout leur dynamisme émotionnel. Le Premier Mai 1906, le prolétariat fourbissait ses armes, le bourgeois se calfeutrait, le ministère faisait venir la troupe. Or, il ne se passa rien ou tout du moins rien de ce qu'attendait avec crainte ou avec espoir toute la population à quelque classe qu'elle appartienne.

Un certain nombre de clercs qui ont encore la moustache courte parlent volontiers de rénovation du mouvement ouvrier, eh bien le véritable modernisme, c'est justement d'apprécier les situations non pas à travers des mythes, mais à travers les réalités.

Le Premier Mai est devenu une fête officielle et peu d'ouvriers à l'heure présente voudraient sacrifier un « pont » pour pointer à la permanence ou pour manifester l'après-midi devant la Bourse du Travail (il est vrai que cette année, le Premier Mai étant un dimanche, les gars risquent d'être plus nombreux). Faire cette constatation est-ce être plus ou moins révolutionnaire que nous le fûmes ? C'est être sérieux ! Les colères ne se décrètent pas. On les saisit lorsqu'elles roulent au creux de la foule, la soulèvent et la jettent dans le combat. Et ces colères ne choisissent pas un jour consacré.

Conservons donc au Premier Mai sa fonction initiale solidement assise sur une tradition ancrée dans les faits par un demi-siècle de lutte : la diminution de la journée de travail. Donnons à cette revendication un contenu en rapport avec les préoccupations qui agitent le monde du travail.

Et il n'est pas de préoccupations plus importantes pour un travailleur que les heures qu'il passe dans le métro, dans l'autobus, dans le train, avant et après sa journée de travail.

Maurice JOYEUX.